

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

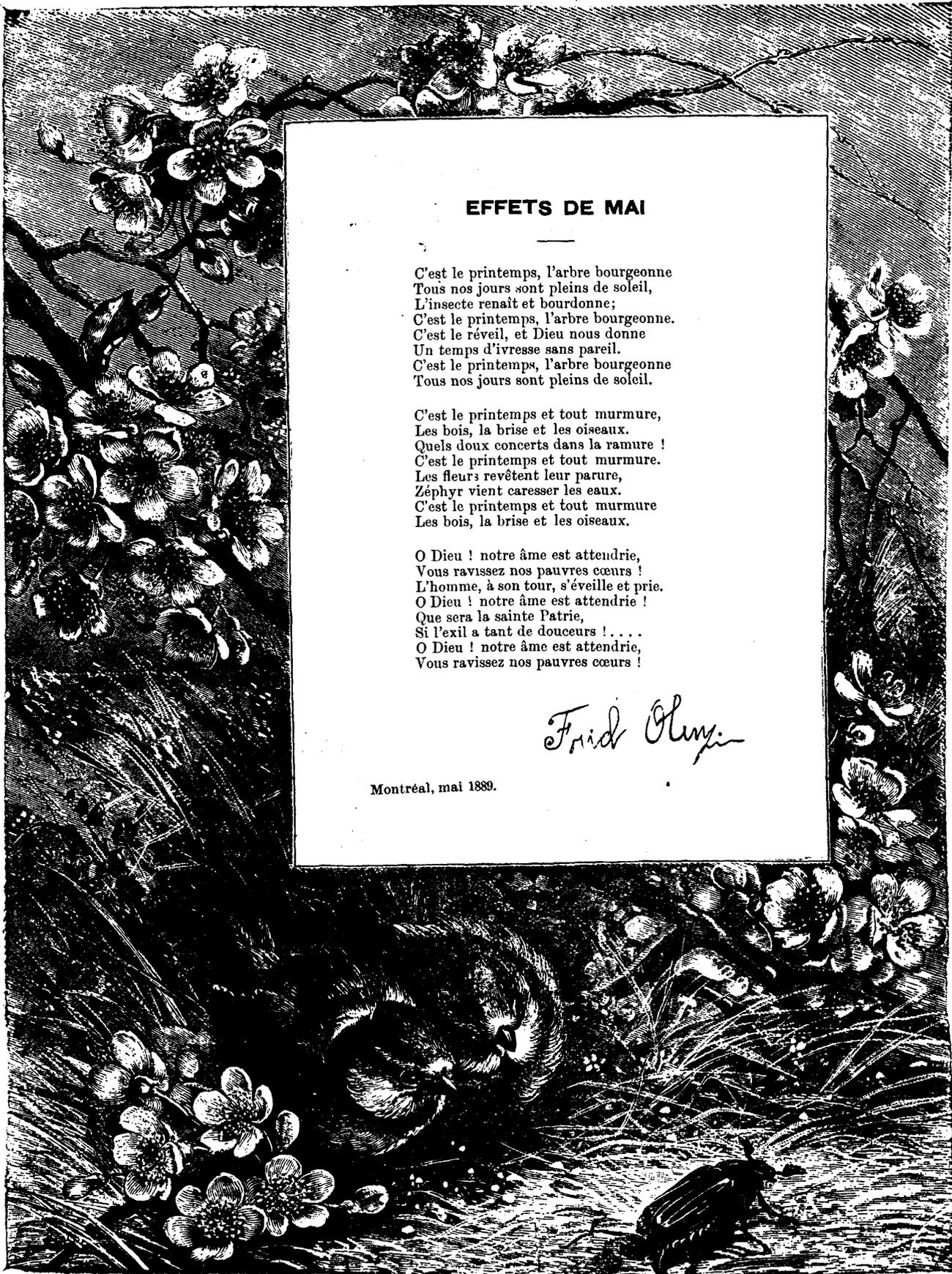
6ÈME ANNÉE, No 261. — SAMEDI, 4 MAI 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



EFFETS DE MAI

C'est le printemps, l'arbre bourgeonne
Tous nos jours sont pleins de soleil,
L'insecte renaît et bourdonne;
C'est le printemps, l'arbre bourgeonne.
C'est le réveil, et Dieu nous donne
Un temps d'ivresse sans pareil.
C'est le printemps, l'arbre bourgeonne
Tous nos jours sont pleins de soleil.

C'est le printemps et tout murmure,
Les bois, la brise et les oiseaux.
Quels doux concerts dans la ramure !
C'est le printemps et tout murmure.
Les fleurs revêtent leur parure,
Zéphyr vient caresser les eaux.
C'est le printemps et tout murmure
Les bois, la brise et les oiseaux.

O Dieu ! notre âme est attendrie,
Vous ravissez nos pauvres cœurs !
L'homme, à son tour, s'éveille et prie.
O Dieu ! notre âme est attendrie !
Que sera la sainte Patrie,
Si l'exil a tant de douceurs !
O Dieu ! notre âme est attendrie,
Vous ravissez nos pauvres cœurs !

Fridt Olufsen

Montréal, mai 1889.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 MAI 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Chronique : Deux fortunes, par Catherine Parr. — Les derniers des Kersaldec (avec illustration), par C. Colonnier. — La statue de M. de Maisonneuve, par J. H. Charland. — La littérature française au XIV^e siècle, par Paul Durand. — Carnet de la cuisinière. — Poésie : La toilette de Constance (avec illustration), par Charles Delavigne. — Concert des pressiers. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans-Mères (suite).

GRAVURES : Le printemps. — Beaux-Arts : Pas d'admission sans affaire. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
86 Primes, à \$1	•	•	•	•	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS ABONNÉS

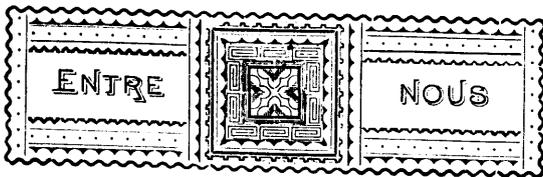
Nous prions ceux de nos abonnés qui ont changé de demeure au premier mai, de vouloir bien nous faire connaître leur nouvelle adresse s'ils veulent ne pas subir de retard dans la réception de notre journal.

NOS PRIMES

SOIXANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le soixante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'Avril) aura lieu SAMEDI, le 4 MAI, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



** C'est un usage conservé depuis longtemps, quand un journal célèbre un de ses anniversaires, de remercier ses lecteurs et de leur promettre mer et monde pour l'avenir, et le MONDE ILLUSTRÉ, entrant dans sa sixième année, connaît trop ce qu'il faut sacrifier à l'étiquette pour ne pas s'y conformer, tout en faisant des réserves.

Nos lecteurs, nos abonnés, certes, nous avons trop de respect pour eux et pour leurs écus, pour ne pas les remercier humblement de l'honneur grand qu'ils nous font chaque semaine d'acheter notre journal, qui pour les gravures, qui pour les primes, quelques uns même pour lire notre prose, mais nos collaborateurs ont des droits aussi et je les prie, au nom du journal, d'agréer l'expression de notre plus sincère reconnaissance, en leur faisant vaguement entrevoir le jour où ils seront

aussi grassement rétribués que des agents de change.

J'irai même plus loin, car si nos abonnés deviennent aussi nombreux que les fils de l'antique Jacob, ou les sables qui couvrent les rivages de la mer, ils arriveront peut-être à gagner autant d'argent que les hôteliers et cela, sans rien faire, puisqu'il est admis par nombre de nos contemporains, que faire des articles est un métier des plus facile ; il ne s'agit que d'écrire tout le jour et tous les jours.

Les braves gens qui se figurent cela ne se doutent même pas de ce que c'est.

Quoiqu'il en soit nous ferons en sorte de vous intéresser de plus en plus.

** Quand à la toilette du journal, il en est de même pour les feuilles illustrées que pour les enfants.

Pendant les cinq premières années, à part les grands jours de fête, on ne voit guère nos gamins et nos fillettes songer à être bien élégants et, quand même ils y penseraient, les parents, cherchant l'économie, se gardent bien de dépenser en rubans et colifichets l'argent qu'ils emploient mieux au confort de leur chère progéniture.

Il n'y a guère que les riches qui puissent se permettre le luxe, tout en ne négligeant pas le substantiel.

Quand M. L. O. David fonda l'*Opinion Publique*, en 1870, il appela l'attention des lecteurs sur ce point essentiel, et leur fit observer en excellents termes que l'on comptait surtout sur eux pour soigner la mise du journal.

" Si quelquefois, disait-il, sa toilette est négligée, vous vous rappellerez que c'est sur vous qu'il compte pour paraître avantagement dans le monde, et y produire tout le bien désirable. Il demande bien peu pour ce qu'il vous donnera : quelques sous épargnés sur des plaisirs futiles suffiront à son existence. Vous ferez une bonne œuvre et vous en serez récompensés au centuple. Rappelez-vous que c'est par la lecture, par l'instruction que l'homme développe les facultés que Dieu lui a données et acquiert les moyens d'élever et d'améliorer sa condition matérielle."

Grâce à Dieu et à la bonne volonté de nos amis nous avons pu élever le MONDE ILLUSTRÉ, d'une manière convenable et le rendre fort et robuste, nous allons songer maintenant à lui donner le luxe que ses parrains réclament pour lui.

** Une des questions auxquelles nous avons apporté le plus d'attention est celle des gravures, et il faut être du métier pour comprendre toutes les difficultés qu'il y a à vaincre pour arriver à donner chaque semaine du nouveau, du bon et surtout du local.

• Nous avons résolu le problème en décidant d'employer la phototypie ou plutôt un nouveau système de phototypie, breveté, qui nous permettra de reproduire des vues, scènes diverses, réunions publiques, groupes, paysages, monuments etc., avec la fidélité la plus absolue, puisque c'est le soleil qui est le principal artiste.

A ce propos, je me fais l'interprète des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ en priant nos lecteurs et tous les photographes de nous envoyer des vues des localités qu'ils habitent, avec quelques notes explicatives ; autant que possible la photographie de l'église, de la maison d'école, de la mairie, portraits, etc., et généralement des monuments principaux, de manière à collaborer ainsi à notre œuvre.

Le système que nous avons adopté est aussi parfait que possible, et nous pouvons garantir une excellente reproduction.

Au reste, en ce faisant, nous suivons un peu l'exemple des grands journaux d'Europe qui emploient concurremment la gravure sur bois et la phototypie, et le succès qu'ils ont eu est une garantie de celui qui nous attend.

** Mais je parle d'avenir, sans prendre garde que demain, peut-être, nous n'aurons plus le droit de parler français dans notre Canada resté si attaché à la belle langue de la vieille patrie.

Deux questions, en effet, passionnent en ce moment nos bons amis d'Ontario et un peu d'Anglais de la province de Québec : l'affaire des Jésuites et

l'abolition de la langue française. Ce qu'il leur faut, à ces amants de toutes les libertés, c'est que la liberté des cultes et des langues soit abolie.

Sur la première question, ils vont se casser le nez.

Quand à la deuxième, ils auront beau se casser la tête, je ne crois pas qu'ils arrivent à grand chose.

Que les Anglais, aussi loyaux qu'intolérants, exigent que tous les sujets britanniques ne parlent qu'anglais, je les comprends, en tenant compte du peu de développement de leur encéphale, mais s'ils veulent être logique, qu'ils commencent donc par le commencement, par la tête, et qu'ils exigent d'abord que la Reine, notre très gracieuse souveraine, parle leur propre langue.

Sa Majesté emploie la langue allemande dans sa famille et se sert du français dans ses relations avec ses amis ; elle parle très bien le gaélique, dit-on, et comprendrait Morrisson, son loyal sujet, s'il lui était présenté, mais il est reconnu qu'elle néglige beaucoup la langue nationale.

Imiter la reine serait-il donc un crime aux yeux des Ontariens, et suivre un exemple qui vient de si haut est-il chose mauvaise ?

La liberté de religion et le droit de nous servir de notre langue nous ont été gardés par les traités et se résument dans cette devise bien française, écrite partout en français dans tous les pays anglais : *Dieu et mon droit*.

** Il y a déjà quinze jours que je ne vous ai parlé du général Boulanger ; en vérité, ce silence est beaucoup trop long, car la personnalité du *brav' général* est trop en vue pour qu'on la néglige.

Son séjour à Bruxelles n'a pas été plus long qu'on ne s'y attendait, car le gouvernement belge a fait comprendre à l'ami de Louise Michel que sa présence était au moins inutile dans le pays du Saro et qu'il ferait aussi bien de transporter ses pénates ailleurs.

Il s'est décidé à aller à Londres où il se trouve un peu chez lui, puisque sa mère était anglaise, et qu'il a plusieurs cousins dans la cité des *cockneys*.

Cette aventure a aussitôt donné prétexte aux journaux anglais de prôner bien haut la liberté dont on jouit dans la vieille Angleterre.

— Voyez, disent-ils, la différence qui existe entre notre pays et les autres nations de l'Europe, chez nous tout le monde est bien accueilli ; voleurs, conspirateurs, caissiers en fuite, communards, généraux encombrants, déserteurs, etc., sont reçus comme de véritables sujets britanniques. La liberté n'existe que chez nous.

Tout cela est, en vérité, très charmant et surtout très britannique, mais quand à être une spécialité d'Albion, je ne crois pas que la liberté s'estime si peu qu'elle ait choisi pour patrie exclusive le pays des propriétaires féroces et des persécuteurs de l'Irlande catholique.

Non, non, il faut en rabattre de ce cliché ridicule et si peu justifié.

Que l'Angleterre possède en son sein plus de gueux et gens inavouables, étrangers, que les autres nations, c'est possible, je le crois même sincèrement et je n'en vois la raison qu'en son système de réclame ci-dessous, système qui lui amène naturellement une émigration toute spéciale qu'aucun peuple ne lui envie ; mais de là, à prétendre à avoir plus de liberté qu'il n'en existe ailleurs, erreur, et leur profonde !

** Aussitôt que le général Boulanger—Anglais par sa mère, cependant—mit le pied en Angleterre, un employé du bureau des affaires étrangères est allé le trouver, (nous disent les dépêches de Londres) et lui a fait connaître les conditions auxquelles il devrait se soumettre pour vivre dans le pays des insulaires anglo-saxons, ce qui signifie en prose vulgaire :

— Mon cher général, soyez le bienvenu chez nous, nous vous félicitons de venir à Londres pour échanger les écus de vos partisans, contre des biftecks, rosbifs et plumpuddings, mais, de grâce, ne faites pas trop de tapage et gardez-vous bien de nous susciter des embarras avec la France, qui a de trop bons canons et de trop bonnes raisons pour ne pas se laisser ennuyer longtemps. Promettez-nous d'être bien sage, d'amener ici tous vos amis,

de vivre le plus rabelaisement possible, de ne pas faire de politique, de ne pas trop parler du comte de Paris, du prince Jérôme, du prince Victor, de Rochefort, de Louise Michel et de l'Allemagne, et tout ira bien. Vous verrez alors combien on fait tout ce que l'on veut dans la libre Angleterre.

Le général promet, et c'est grâce à cette promesse qu'il lui est permis de respirer en toute liberté la fumée de la cité de Londres.

Ce qui confirme ce que je dis ici, ce sont précisément les nouvelles que le câble nous transmet à propos de l'arrivée du général.

Plusieurs centaines de personnes attendaient à la gare de Charing Cross. En descendant de wagons, le général a été acclamé par les gens qui se trouvaient à l'intérieur de la station. Au dehors, les huées, les grognements et les coups de sifflet couvraient les acclamations.

Le général a reçu la visite de MM. Griffith et Welsh, ses cousins. Au cours d'une entrevue, il a dit qu'il était très satisfait de l'hospitalité anglaise et qu'il ne ferait rien qui puisse gêner les relations de l'Angleterre avec la France.

Vraiment, le brave général en a bien rabattu s'il est satisfait de cette réception !

Les Américains, gens pratique par dessus tout, ont vu dans toute cette affaire un moyen de faire de l'argent, beaucoup d'argent, et l'un d'eux a offert un million de francs au général Boulanger pour qu'il vienne faire des conférences aux Etats-Unis, et à défaut d'acceptation de sa part, la même offre sera faite à Henri Rochefort.

Le général — il a voyagé en Amérique et connu Barnum — a amené avec lui son fameux cheval noir, il l'enfourche tous les matins, se ballade dans Londres et s'en fait une réclame aussi vivante que sombre.

Pendant que cette indiscipliné s'agite, cherche à divorcer, organise une révolution et ne rêve que guerre civile et non la revanche, car il l'a dit carrément, le pioupiou français reste dans le rang, obéit à ses chefs, travaille et fait son devoir.

Boulanger ne produira rien, le pioupiou fera tout.

La date de ce premier numéro de la sixième année du MONDE ILLUSTRE éveille en moi un souvenir, un grand nom.

Il y aura demain 5 mai, soixante-huit ans que Napoléon Ier est mort, et cent vingt ans moins trois mois et dix jours se sont écoulés depuis sa naissance.

Ce souvenir m'a conduit à me demander ce que faisait le futur empereur il y a cent ans et je trouve quelques détails intéressants en feuillant l'ouvrage de M. de Coston, le plus complet et le plus intéressant sur la jeunesse de cet homme étonnant.

En 1789, simple lieutenant d'artillerie à Annonay, Napoléon pâle et maigre écrivait à sa mère :

« Je n'ai d'autre ressource ici que de travailler. Je ne m'habille que tous les huit jours, je ne dors que très peu depuis ma maladie : cela est incroyable. Je me couche à dix heures et je me lève à quatre heures du matin. Je ne fais qu'un repas par jour, à trois heures : cela me fait très bien à la santé. »

Cela lui faisait au contraire très mal à la santé, dit M. de Coston, car la maladie dont il parle, n'avait d'autre cause que le régime annihilant auquel il s'était soumis pendant l'hiver de 1788 à 1789.

Par besoins d'économie, par vertu, et comme pour tout essayer des choses humaines, Napoléon avait persuadé à deux de ses amis, Alexandre des Mazis et un autre dont l'histoire n'a pas conservé le nom, que l'homme pouvait ne vivre qu'avec du lait et du pain : principe animal et principe végétal. Les deux amis s'étaient laissés convaincre, et l'on se réunissait pour ce copieux repas dans la chambre du jeune Bonaparte. Seulement pour que l'esprit ne fut pas complètement déshérité de ce festin du corps, il avait été convenu que chacun à son tour y apporterait un conte en prose, qu'on lirait après qu'ils appelaient par hyperbole le *dîner*, Napoléon fournissait son contingent avec une exactitude militaire ; ses récits étaient toujours bizarres et roulaient sur quelque aventure romanesque et tragique. Mais ces agapes fraternelles, bonnes au cœur, étaient mauvaises à l'estomac ; et c'était en ne vi-

vant que de lait que Napoléon était tombé dans un état d'anémie dont un seul repas par jour ne pouvait guère le tirer. Il fut traité par M. Bienvelot, chirurgien major du régiment d'artillerie de La Fère, lequel l'était encore sous le Consulat, dans le même régiment, lorsque le 4 juin 1802, Bonaparte, premier Consul, passa la revue au Champ-de-Mars. L'ancien officier de la Fère reconnut son médecin, et lui dit :

— Eh bien, mon vieux Bienvelot, êtes-vous toujours aussi original ?

— Pas tant que vous, citoyen premier Consul, qui ne faites rien comme les autres et que personne jusqu'ici n'a encore pu imiter ?

Le Dr Bienvelot le mit au régime de la viande et du vin, et le jeune officier s'en trouva mieux.

Eh bien ! mes amis, y a-t-il parmi vous beaucoup de jeunes gens de vingt ans qui travaillent de quatre heures du matin à dix heures du soir et ne font qu'un seul repas par jour ?

Non, tant mieux, je ne vous en blâme pas, car l'excès ne vaut rien, mais j'ai tenu à vous citer cette anecdote tant à cause de sa date que de son intérêt.

Cette date du 5 mai évoque aussi le souvenir d'un événement bien grave, l'assemblée des Etats Généraux du 5 mai 1789, qui eut des conséquences si graves.

Ce fut dans cette journée célèbre qu'eut lieu un incident caractéristique :

Quand le roi eut achevé son discours et qu'il se fut couvert, les membres du clergé et de la noblesse se couvrirent également, suivant la coutume. La plupart des députés du tiers en firent autant. Un frémissement d'indignation parcourut les rangs des deux ordres privilégiés. Le roi alors se détournant, n'osant repousser et ne voulant pas autoriser l'égalité dont s'emparait résolument le tiers.

Mais je ne vais pas plus loin, le terrain est trop brûlant, car un mot peut froisser bien des susceptibilités, attendu qu'il pourrait s'interpréter de différentes manières, mais je ne crois pas mentir en disant que tout allait bien mal en France en 1789.

Leon Tichou



DEUX FORTUNES

Laquelle vaut mieux ? Vous allez en juger vous-mêmes lorsque je vous les aurai présentées.

L'une est une très grande dame et elle s'appelle : l'Argent.

Elle est accompagnée de toutes les splendeurs de la terre ; on l'entoure de considérations, et peut-être plus encore de flatteries et d'adulations. Mais on ne les devine pas, et elles sont accueillies comme des amis sincères auxquelles on fait toujours fête... Elle donne toutes les jouissances que peut éprouver la vie, plaisirs sensuels et satisfactions morales... Autour d'elles marchent les foules avides, désireuses d'avoir une part dans ses sourires et tendent des mains qui s'accrochent aux lambeaux qu'elle laisse traîner autour d'elle.

On l'appelle la Fortune, et tous la désirent et font pour la posséder : abnégation de leur dignité toujours, de leur bonheur souvent...

L'autre est plus simple et plus modeste ; elle ne s'appelle point la fortune, mais on la nomme la valeur personnelle. Peu de gens semblent la comprendre et la chercher d'abord, mais, lorsqu'on la connaît, elle prend une telle supériorité sur sa rivale, qu'il n'y a que ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux qui ne s'aperçoivent pas de l'éclat dont elle brille. Hélas ! ils ne sont que trop nombreux ceux qui veulent tenir leurs yeux fermés ! Et, quoiqu'ils soient les vrais fous, ce sont eux qui donnent cette épithète aux autres.

La première est la fortune qui ne fait pas partie de celui qui la possède ; c'est une glu qui ne peut s'accrocher à tous ceux qui l'approchent, sans que l'on ait besoin d'autre préoccupation que de mettre la main dessus : mais, par la même raison, elle peut abandonner son possesseur actuel, pour un autre auquel elle s'attachera le lendemain... Cette fortune là n'a pas de véritable maître ; elle est toujours à celui qui, en passant, saura le mieux la saisir.

La seconde ne peut ni se voler ni être détruite. Elle est inhérente à l'être qui la possède ; elle fait un avec lui et n'a de valeur que par lui-même. Et, avec elle, il ne peut jamais être véritablement malheureux.

Laquelle des deux fortunes pensez-vous qu'il soit sage de choisir ?

Et cependant, il se trouve dans le monde des milliers de gens qui préfèrent la plus brillante, celle qui appartient au premier occupant et que tout le monde peut lui prendre.

C'est que, pour bien comprendre la valeur de la seconde, il faut peut-être déjà la posséder.

Et, si nous nous trompons dans le choix que nous faisons pour nous-mêmes, combien plus nous trompons-nous en ce qui concerne les autres.

Essayons de le démontrer par un exemple qui se rencontre chaque jour sur notre route.

Voici un homme honorable et bon qui désire choisir une compagne pour le reste de sa vie. Elle devra être la directrice de la maison, la mère de ses enfants, sa conseillère et son guide parfois dans les luttes pénibles de l'existence, mais, guidé par cette lutte même qui lui montre des difficultés à chaque pas, il comprend qu'il doit chercher, avec la femme qui partagera sa vie, la première des fortunes dont nous avons parlé, comme un allègement au poids quelquefois lourd que peut lui apporter une nouvelle famille.

Et, sans connaître cette jeune fille à laquelle il va confier le soin de son bonheur, il n'a qu'une seule pensée et un seul désir : épouser une femme riche !

Frappe-t-il ainsi à la bonne porte et rencontre-t-il cette fortune qu'il désire ?

Sait-il quelles seront les exigences qu'une grosse dot apportera avec elle chez celle dont il aura fait sa femme ?

Il y avait, dans une comédie restée justement célèbre, la *Famille Benoiton*, une situation qui rendait cette pensée d'une façon saisissante : c'est celle où Marthe, la fille de Benoiton, mariée, dit avec une naïveté sincère à son mari, qui lui faisait des observations sur le chiffre de ses dépenses :

— Mais, mon ami, que pouvez-vous trouver là d'extraordinaire ? En quoi suis-je coupable ? Je vous ai apporté dix mille piastres, j'ai bien le droit d'en dépenser le revenu pour ma toilette.

Voilà ce qu'est, en général, la première fortune ; un chiffre et un revenu.

Si, au lieu de n'avoir apporté qu'une dot en argent en se mettant en ménage, Marthe y avait joint une valeur personnelle représentée par la bonté, l'amabilité, la capacité, elle aurait pu largement les dépenser, capital et intérêt, sans appauvrir sa maison et sa fortune.

Comme celle du mari, et dans un autre genre, la capacité de la femme est la vraie fortune de la famille ; c'est elle qui la maintient et la fait durer lorsque le travail du mari la crée.

Nous devons donc conclure que la seconde fortune est supérieure à la première.

Cette réflexion peut paraître bien paradoxale et bien étrange ; mais, quoique l'on en puisse penser, je préférerais toujours les mœurs des pays où la femme n'est pas obligée d'acheter un mari.

Elle prend alors l'obligation, ne pouvant lui apporter la première fortune, de conquérir la seconde qui, seule, lui donnera aux yeux de tous la vraie valeur, celle que ne sauraient détruire ni un coup de vent ni un coup de bourse.

CATHERINE PARR

Il ne faut jamais chercher à vouloir se faire confier le secret d'un ami, car malgré toute la fidélité avec laquelle on l'aura conservé, il surgira mille choses qui porteront à soupçonner qu'on l'aura trahi.



PAS D'ADMISSION SANS PERMISSION.—DESSIN DE M. WALKER

LES DERNIERS DES KERSALDEC

(Suite)

Déjà, au dehors, le navire avait été aperçu, et les pêcheurs de Kennéguen étaient réunis sur le quai. L'angoisse était peinte sur les rudes visages de ces braves gens. Il n'y avait pas à en douter : le navire ne voyait pas la côte, ou du moins, ne soupçonnait pas les nombreux écueils semés le long de ces falaises dangereuses. Réunis en groupes, et déjà tout trempés par l'eau de mer qui frappait le quai avec violence, les pêcheurs tenaient conseil. Que faire ? que résoudre ? Dans quelques instants, et sans pouvoir leur porter secours, ils allaient donc assister au spectacle affreux de centaines d'infortunés se débattant dans les flots contre une mort épouvantable !

Et là-bas, ce navire avançait toujours ; dans

cette nuit profonde qui l'enveloppait, on ne l'apercevait qu'à la lueur rapide des éclairs qui, à chaque fois, permettait de constater le chemin qu'il avait parcouru vers la mort !

Quelques femmes étaient descendues, qui, connaissant les dévouements sublimes dont étaient capables les cœurs de ces braves gens, étaient venues dans l'espoir de faire rentrer un frère, un époux, un père à l'humble logis avant la fin de cette affreuse tragédie. Quelques-unes, ne pouvant réussir, s'étaient agenouillées au pied d'une grande croix de bois élevée sur le port par la pieuse population. Se sentant impuissantes, c'est là qu'elles remettaient maintenant leur cause entre les mains de "Celui qui met un frein à la fureur des flots", tout en priant avec ferveur pour le salut des malheureux que la mer allait tout à l'heure engloutir.

Le vieux curé de Kennéguen était descendu aussi, malgré ses soixante-quinze ans ; il courrait avec les marins sur les moyens à prendre pour sauver au moins quelques malheureux, quand le navire aurait été jeté à la côte.

Si du moins, disait-il, le vieux phare était éclairé ce soir ! il pourrait au moins signaler la passe à ces malheureux ! mais, quel homme pourrait, à moins d'un miracle, se rendre jusque là en chaloupe par un temps pareil ! . . .

—Moi ! moi ! répondit une voix, c'est moi qui, ce soir, devais être à mon poste !

Les pêcheurs se retournèrent : le vieux Kersaldec pâle, les yeux brillants, s'était précipité vers l'endroit du port où était amarrée sa chaloupe.

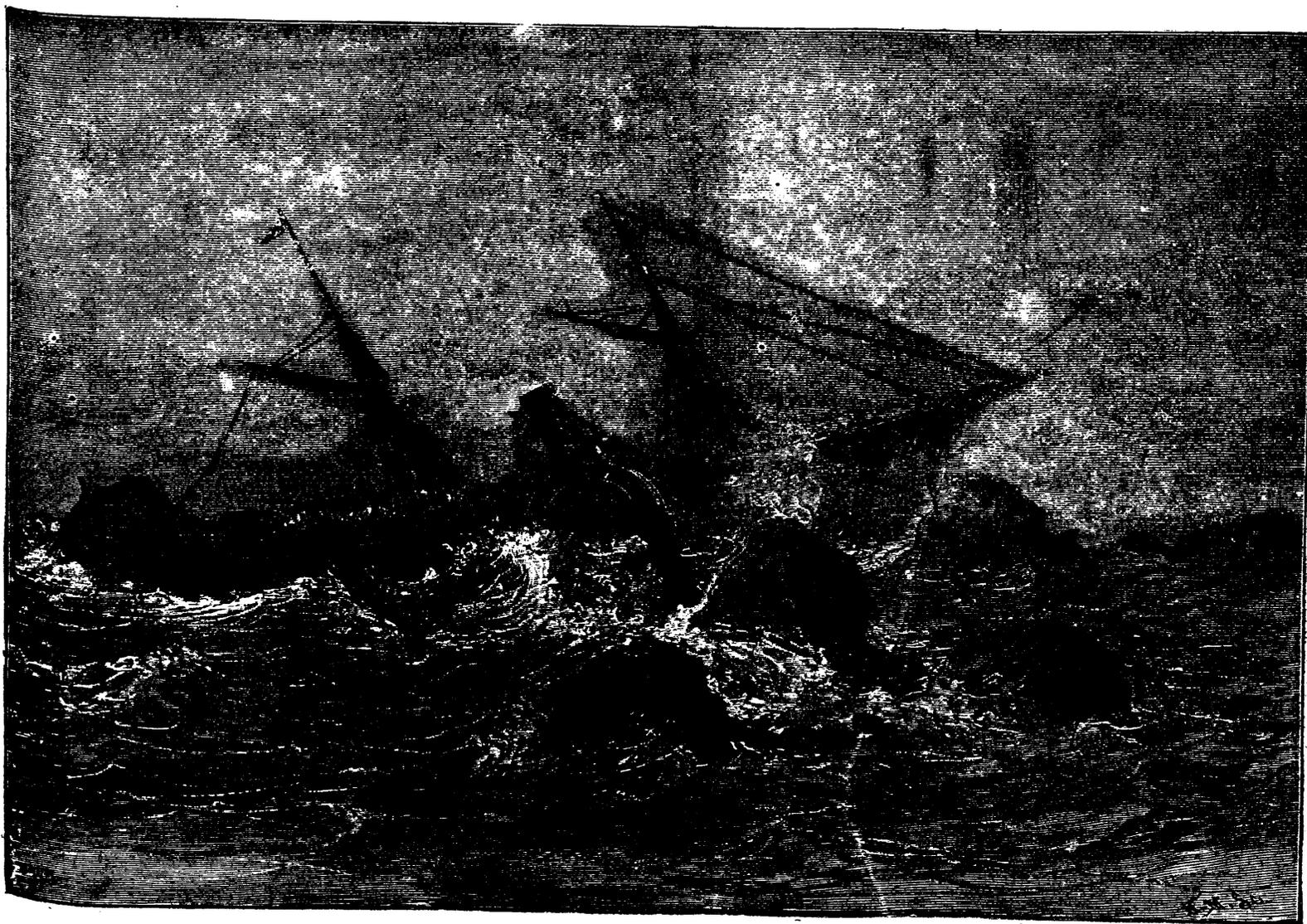
On voulut le retenir.

—Laissez-moi ! laissez-moi, disait-il en repoussant avec force ceux qui voulaient s'opposer à sa tentative, si ces malheureux périssent, ce sera ma faute, je devrais être à mon poste et je serai responsable de leurs vies !

—Jacques, dit le vieux curé, en s'approchant, ne tentez pas Dieu, mon ami.

—M. le curé, répondit le vieillard, je demande seulement sa protection pour ces infortunés et pour moi !

—Mon pauvre ami, songez à Pierre, songez à



Ce navire avançant toujours vers ces rochers menaçants.—(Page 5, col. 2)

votre fils :

—Ah ! monsieur ! mon fils est entre bonnes mains, mais, vous-même, songez à ceux qui peuvent être vont mourir sous vos yeux !

D'un mouvement rapide, il passa son chapelet autour de son cou, et échappant aux mains de ses amis consternés, il sauta soudain dans sa frêle embarcation et disparut dans la vague écumante . . .

Sur le quai, les matelots, les pêcheurs s'étaient rassemblés en foule ; tous regardaient avec angoisse à travers l'obscurité douteuse cet abîme grondant et sombre où le vieux Kersaldec s'était précipité, et ils murmuraient entre eux d'un air attristé : il n'en reviendra pas !

Un silence effrayant s'était fait maintenant parmi ces créatures humaines, pleurant déjà leur semblable ; les femmes s'étaient remises à genoux au pied de la grande croix où tant de vœux étaient déjà montés vers le ciel pour ceux que la tempête retenait sur le gouffre vaste et impitoyable. Au loin, la mer continuait à mugir affreusement et ses

clameurs assourdissantes étaient de temps en temps dominées par la voix effrayante du tonnerre qui éclatait sur les flots courroucés comme la voix du Tout-Puissant. A chaque éclair, les vagues s'illuminèrent, et on apercevait au loin cette mer bouleversée et ce navire avançant toujours vers ces rochers menaçants qui déjà attendaient leur proie, et que tant de naufrages avaient rendus célèbres ! O Dieu ! quel deuil allait encore se préparer ! combien de corps défigurés allait-on demain recueillir encore sur cette plage désolée ! . . .

Les minutes se succédaient, longues comme des siècles.

—Venez, mes enfants, avait dit le vénérable curé, venez prier pour le vieux Jacques qui maintenant peut-être est mort victime de son dévouement !

Quelques hommes cependant, que l'anxiété avait paralysés, restèrent sur le bord du quai, fixant obstinément leurs regards dans la direction de ce phare qui continuait à demeurer dans l'obscurité . . .

Soudain une lumière brillante éclata au milieu

des ténèbres, et le phare, le phare resplendissant projeta au loin ses lumineux rayons ! Les spectateurs réunis sur le quai ne purent retenir des cris de surprise et d'admiration pour le courageux vieillard. Oui, son ange l'avait protégé et avait retenu au dessus de l'abîme cet homme de bien, pour lui donner le temps d'aller offrir à son Dieu un dernier sacrifice ! Et maintenant, le phare était allumé, on l'apercevait dans la nuit se tenant comme un géant au milieu des flots dont, malgré sa vieillesse, il semblait mépriser encore le courroux ; on eut dit que, sentant en lui le vieux Kersaldec, il voulait, lui aussi, faire une dernière bonne action avant de tomber. Et maintenant, sa lampe puissante envoyait à travers la mer ses rayons sauveurs, et l'on put voir du rivage le navire tout à l'heure perdu et cherchant vainement son chemin, modifier sensiblement sa route et s'avancer vers la rade !

Sur la plage, on redoublait de prières, c'était comme une lutte épouvantable engagée entre l'Océan et ces pauvres gens qui voulaient arracher à

la Providence, à force de supplications, la vie de leurs semblables ! Dieu entendit leurs prières, et une heure après, le navire désemparé arrivait à grande peine dans le petit port, guidé par la lumière du phare de Kennéguen.

Sauvés ! ils étaient sauvés ! des cris de joie retentissaient maintenant sur la plage ; déjà le bon curé allait faire dire des prières d'actions de grâces, quand tout d'un coup cette lumière, qui jusqu'alors avait brillée si pure et si vive, s'éteignit ; et quelques-uns se disaient avec effroi, qu'au milieu du bruit de la tourmente et des vagues, ils avaient entendu un grand craquement suivi d'un bruit plus sourd, comme un rocher qui s'écroule...

— Prions, mes enfants, dit le vieux prêtre, prions, le phare de Kennéguen est tombé ! prions pour que Dieu reçoive en sa gloire notre vieil ami Kersaldec qui vient de mourir en martyr ! Et tous s'agenouillèrent et sur ces rudes visages, plus d'une larme fut essuyée furtivement. Hélas ! le prêtre avait dit vrai, le phare était tombé : une vague énorme l'avait frappé et, sous cette pression effroyable, chancelant sur sa base, la vieille tour, subissant la loi des ans, s'était écroulée de fond en comble !... Le lendemain, quand les regards se portèrent vers l'îlot désert, on ne voyait plus sur le faite décharné du rocher qu'un peu d'écume blanche que le vent emportait au loin sur les flots.

Au moment où cette scène pénible se passait sur le port, le pauvre Pierre, étendu sur son lit de souffrance était toujours plongé dans son assoupissement. Quand il se réveilla, il tourna doucement la tête vers la sœur de charité qui le soignait, et demanda en promenant son regard autour de lui : — Où est mon père ! pourquoi n'est-il pas auprès de moi, ce soir ?

La sœur, instruite de ce qui se passait au dehors, répondit d'une manière vague, et essaya de détourner la conversation en lui demandant comment il se trouvait. Mais, il ne répondit point... ses yeux s'étaient fermés et il semblait réfléchir ; il paraissait écouter le bruit de la mer qui arrivait jusque dans la chambre.

J. Colomier

(La fin au prochain numéro)

LA STATUE DE M. DE MAISONNEUVE

On agite le projet d'ériger la statue du fondateur de Montréal, à l'occasion du 250^e anniversaire de cette cité. Mais dans la pensée des promoteurs de cette entreprise, il surgit une grande difficulté, paraît-il. C'est le choix du site pour l'érection du monument à M. de Maisonneuve. Serait-ce dans le parc Mont-Royal même, sur la place Jacques Cartier, sur le Champ-de-Mars ou à la Place-d'Armes ? Ce dernier endroit, qui commémore par son nom l'un des plus beaux exploits de M. de Maisonneuve, nous semble le plus convenable.

Le 31 mars 1644, nous dit l'histoire de Ville-Marie, une horde de deux cents Iroquois attaque les retranchements de la jeune colonie, dans un poste que l'on surnomma plus tard : "Place-d'Armes." M. de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, se mit à la tête d'une petite troupe de colons pour résister à l'assaut.

L'auteur de la *Vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, raconte ainsi l'événement : " Les Agniers avaient l'avantage du nombre et de la position. M. de Maisonneuve, voyant ses hommes trop exposés sur le chemin, leur commanda de s'embusquer derrière les arbres ; ça toujours été la meilleure manière d'attaquer les Indiens. Le feu recommença encore plus vif, mais le combat se prolongeait et déjà les colons comptaient trois morts, deux prisonniers et un certain nombre de blessés ; enfi, les munitions manquèrent, les ennemis les pressaient de toutes parts, les soldats étant fort engagés dans les bois et la neige ;... le gouverneur commanda la retraite, c'était la seule chance de salut.

" Il ordonna de se retirer lentement, faisant face à l'ennemi et de le tenir en respect, de suivre le sentier battu où le terrain était plus ferme et les raquettes moins nécessaires. M. de Maisonneuve laissa défilier tous les blessés et se mit à l'arrière-garde, les pistolets aux poings.

Armé de ses pistolets, M. de Maisonneuve se retirait lentement, faisant volte-face toutes les fois qu'il sentait les Agniers de trop près. Il avait été reconnu, les Iroquois ne voulaient point le tuer mais le prendre vivant pour le conduire dans leur pays et le promener par tous les bourgs ; leur chef courait à leur tête, eux le suivaient lui réservant l'honneur de cette capture.

" A la fin, s'en trouvant importuné et le sentant sur ses épaules, M. de Maisonneuve se retourne et ajuste l'Iroquois, l'Agnier se baisse et le coup rate, le sauvage se relève, bondit comme un tigre, s'élançant sur le gouverneur et le saisit à la gorge. Les Iroquois poussent des cris de victoire. M. de Maisonneuve ne perd point son sang-froid, il lève son second pistolet par-dessus l'épaule de l'Agnier, lui brise le crâne et le renverse par terre,

" Il y eut un moment d'hésitation et de terreur parmi les Iroquois, lorsqu'ils virent gisant à terre le cadavre de leur grand chef. Ils l'entourent en poussant des sourds hurlements de douleur, puis, craignant de le voir enlever, ils le chargent promptement sur leurs épaules et l'emportent dans les bois. Profitant de ce moment de répit, le gouverneur s'échappe et rentre au Fort.

" Après cet acte d'héroïque courage, il reparut plus grand aux yeux de ses soldats honteux de l'avoir abandonné, à leurs yeux sa bravoure, son adresse, sa prudence et son expérience rehaussèrent son autorité ; de ce jour, ils lui témoignèrent le dévouement le plus entier et la confiance la plus parfaite, l'assurant que désormais jamais ils ne souffriront qu'il s'expose pour eux."

Ainsi, au point de vue historique, le site de la Place-d'Armes conviendrait parfaitement bien à la réalisation du projet en question.

Sous un autre rapport, parmi nos places publiques, celle-ci est très centrale et avoisine les constructions les plus monumentales de la cité.

Quant à sa superficie, la Place-d'Armes est justement assez grande pour l'érection d'un monument. Celui-ci, d'ailleurs, consisterait plutôt dans son élévation que dans la largeur de sa base.

En outre, le souvenir du fondateur de Montréal est religieux autant qu'historique. Dès sa fondation, notre cité s'appelait Ville-Marie. M. de Maisonneuve lui garda constamment ce caractère ; car nous voyons que le premier gouverneur de Montréal faisait un choix sévère des sujets destinés au peuplement de la nouvelle colonie.

Or, la statue de M. de Maisonneuve ne serait pas mieux située que sur la Place-d'Armes, en face de l'église paroissiale qui fut le berceau de Ville-Marie.

M. de Maisonneuve était aussi, il est vrai, un type militaire, et le Champ-de-Mars serait tout-à-fait embelli par le monument d'un tel brave, d'une telle gloire. Mais à bien étudier la vie de M. de Maisonneuve, il est facile de se convaincre que le cachet principal de l'existence de ce grand homme est celui du citoyen et du fondateur.

Le Champ-de-Mars attendra plus tard le bronze d'un d'Iberville ou d'un DeSalaberry, comme la place Jacques Cartier devrait avoir, au lieu du monument Nelson, celui du célèbre navigateur de Saint-Malo.

Le site du parc de la Montagne ou du Mont-Royal serait aussi mal choisi. Ces deux endroits, qui sont des places d'agrément, d'ornementation, de plaisance pour les touristes, sont trop éloignés du centre de la cité. Il serait impossible dans les grandes démonstrations publiques, nationales, de réunir là toute une population.

D'ailleurs, un monument commémoratif n'a sa raison d'être que sur les lieux où il rappelle le mieux le héros dont il personnifie le souvenir, la vie et l'histoire.

Sur le sommet du Mont-Royal, il faudrait préférablement à toute autre statue celle du découvreur du Canada, Jacques Cartier, qui gravit le premier cette montagne en la baptisant solennel-

lement du nom qui s'est étendu à la ville entière de Montréal.

Non ! comme le principal type historique de Montréal, M. de Maisonneuve doit être constamment sous la vue des citoyens, au sein de la partie dirigeante de la ville et sur le théâtre même des premiers exploits du héros.

Ainsi, la Place-d'Armes convient spécialement à la statue de M. de Maisonneuve, que nous espérons voir bientôt s'élever avec orgueil à l'ombre du clocher paroissial en rivalisant de majesté avec les tours de Notre-Dame.

J. Hermès Charland

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIV^e SIÈCLE

COUP D'ŒIL RAPIDE

Ce ne fut, à vrai dire, qu'au quatorzième siècle que parurent les premiers ouvrages écrits en langue française qui, néanmoins, conservait encore des termes bien barbares et qui était loin de cette harmonie, de cette élégance qu'elle possède aujourd'hui.

Pendant, du XII^e au XIV^e siècle parurent les troubadours, dans le midi de la France, et les trouvères dans le nord ; ils créèrent ces poésies naïves où l'on remarque une imagination des plus brillantes. Ils allaient de château en château, de village en village, de ville en ville, célébrant les exploits des chevaliers ou les vertus et les infortunes d'une noble dame.

Les plus célèbres de ces poètes-chantres furent Perceval le Gallois, Lancelat du Lac, Merlin, Alexandre Paris, Rutebœuf et Thibaut de Champagne parmi les trouvères, et Bertrand de Born, Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, Bernard de Ventadour, Girard de Calanson parmi les troubadours.

Le XIII^e siècle vit aussi paraître le fameux poème allégorique, le *Roman de la Rose*. Cet ouvrage, qui ressemble beaucoup à l'*Arte Amandi* d'Ovide, n'est que trop souvent la peinture véridique du vice et de la corruption. Guillaume de Lorris et Jean de Meung sont les auteurs de ce long poème.

La prose française et l'histoire se formèrent au XIII^e siècle ; Villehardouin fut le premier qui mit une certaine unité dans ses écrits et qui s'attacha surtout à la vérité historique, laissant de côté les couleurs trop vives et trop brillantes de la fiction. Joinville, qui écrivit son *Histoire de Saint-Louis* cent ans après Villehardouin, imita celui-ci quant à la simplicité du style, mais fut plus gracieux et plus aimable.

Froissant vint ensuite ; ses *Chroniques* ont moins d'unité que l'*Histoire de Saint-Louis*, mais elles ont un caractère plus curieux et plus intéressant, parce qu'elles sont la vraie peinture des mœurs de son temps.

Christine de Pisan, qui écrivit des poésies très remarquables, ferma le quatorzième siècle.

* *

JOINVILLE

Le sire de Joinville naquit au château de Joinville, près de Chalons-sur-Marne, en 1223. Ayant été élevé à la cour de Thibaut IV, roi de Navarre et comte de Champagne (1), il partagea les goûts littéraires de ce dernier. Il fut élevé bientôt au poste important de sénéchal de Champagne, en charge d'ailleurs héréditaire dans sa famille. En ce temps, en 1248, Saint-Louis appela sous les armes toute la noblesse du pays pour exécuter une croisade que, dans une maladie mortelle, il avait promis à Dieu s'il revenait à la santé (2).

Joinville, laissant à regret une jeune femme et deux enfants, dont le dernier venait de naître,

(1) Ce prince fut le plus célèbre des trouvères du XIII^e siècle.

(2) Cette croisade fut la septième ; elle n'eut aucun succès.

vint se ranger sous les drapeaux de Saint-Louis. En ce temps, il ne se doutait nullement qu'il deviendrait dans la suite l'historien de cette croisade.

Louis IX, au lieu d'aller immédiatement à Jérusalem, pensa qu'il serait plus avantageux de s'emparer d'abord des places fortes de l'Égypte. Les Sarrazins s'opposèrent vivement au débarquement des Français, mais ceux-ci les forcèrent bientôt à prendre la fuite. Après quelques escarmouches de part et d'autre, les Français furent entièrement défaits dans une bataille livrée près de la ville de Mansourah. Louis IX et Joinville, que les Sarrazins prirent pour le cousin du roi à cause de ses riches habits, furent faits prisonniers. Dans cette dure captivité, Joinville fut pour Saint-Louis, un gai compagnon, un autre Achate ; il revint en France en même temps que son maître et ami.

Dès lors, il passa la plus grande partie de son temps à Paris, en la douce compagnie du saint roi. En 1270, le roi de France résolut de faire une seconde croisade, mais Joinville, s'excusant sur son âge et sur ces occupations, n'en fit point partie ; elle fut la dernière et la plus malheureuse des croisades. La France y perdit son roi bien-aimé, qui mourut de la peste près de Tunis. Joinville pleura longtemps son ami et suzerain dont il avait appris à connaître les vertus et les nombreuses qualités. Sur les dernières années de sa vie, il eut la joie d'entendre la canonisation de Louis IX ; sa mort, arrivée en 1319, excita les regrets de tous ses compatriotes.

Son *Histoire de Saint-Louis* est un livre admirable ; le style en est simple et toujours charmant. L'auteur s'abandonne à une véritable causerie qui plaît toujours, et par ses nombreuses anecdotes tient constamment le lecteur en éveil jusqu'au dernier mot du livre. Joinville, le premier, donna à la langue française un monument digne d'elle ; ce n'est pourtant qu'un simple récit, mais c'est raconté avec tant de grâce, tant d'abandon et tant d'enjouement !

Joinville, dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*, est le représentant le plus agréable, le plus familier et le plus expressif de cet âge que nous aimons à nous représenter de loin comme l'âge d'or du bon vieux temps. Si ce beau règne exista quelque part dans le pays, ce fut certes sous Saint Louis, durant ces quinze années de paix à l'ombre du chêne de Vincennes, et c'est par la plume de Joinville qu'il nous a légué sa plus attrayante image."

Paul Durand

(La fin au prochain numéro)

CARNET DE LA CUISINIÈRE.

Glaçage au vernis des gâteaux.—Pour glacer les gâteaux, retirez-les du four après leur cuisson, saupoudrez-les de sucre en poudre très fin, mêlé à un demi-quart de fécule ; remettez au four trois minutes pour que le sucre y prenne couleur.

Grenades de veau.—Couper des tranches de veau ; les piquer ; en garnir un moule tout autour. Mettre dans le milieu des champignons (et mieux des truffes) du ris de veau, du lard, le tout bien haché. Couvrir le moule ; faire cuire dessus et dessous. Démouler et servir.

Pour faire revenir une crème tournée.—Il arrive souvent, quand vous faites une crème, qu'elle tourne. Il y a un moyen bien simple de la faire revenir à son état normal. Le voici : dès que vous vous apercevez que votre crème est tournée, ôtez-la de dessus le feu ; laissez-la un peu refroidir puis videz-la dans une carafe. Agitez fortement, pendant deux ou trois minutes, comme si vous vouliez nettoyer la carafe ; versez ensuite dans le compotier votre crème qui ne conservera ni dans son aspect ni dans son goût, aucune trace du petit accident ni du moyen employé pour le réparer.

LA TOILETTE DE CONSTANCE



"Vite, Anna ! vite, au miroir !
Plus vite, Anna ! l'heure avance,
Et je vais au bal ce soir
Chez l'ambassadeur de France !

"Y pensez-vous ? ils sont fanés, ces nœuds ;
Ils sont d'hier. Mon Dieu ! comme tout passe !
Que du réseau qui retient mes cheveux
Les glands d'azur retombent avec grâce.
Plus haut !... plus bas !... Vous ne comprenez rien.
Que sur mon front ce saphir étincelle.
Vous me piquez, maladroite !... Ah ! c'est bien ;
Bien, chère Anna ! je t'aime ; je suis belle."

"Vite ! j'en crois mon miroir,
Et mon cœur bat d'espérance !
Vite, Anna ! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France."

"Celui qu'en vain je voudrais oublier...
Anna, ma robe !... Il y sera, j'espère.
Ah ! fit : profane ; est-ce là mon collier ?
Quoi ! ces grains d'or bénis par le Saint-Père !...
Il y sera ; Dieu ! s'il pressait ma main !
En y pensant à peine je respire ;
Frère Anselmo doit m'entendre demain ;
Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire ?"

"Vite ! s'il venait me voir,
Il me gronderait d'avance.
Vite, Anna ! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France."

"Quoi de plus doux que ce bruit enivrant,
Que ces clartés dont les feux vous inondent,
Et ces transports qu'on excite en entrant,
Et ces regards qui sur vous se confondent !
Plaisirs trop courts ! Anna, pour les sentir,
Suffira-t-il d'une nuit tout entière ?
Pressez-vous donc : si je tarde à partir,
Laure avec lui peut danser la première."

"Vite ! il brûle de me voir ;
Prends pitié de sa souffrance.
Vite, Anna ! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France."

"Je suis à vous, mon bon oncle ; un instant !
Le Cardinal va monter en voiture.
Et mon bouquet que j'oublie en partant !
Viens l'attacher ; prends garde à ma ceinture.
Un bal ! un bal ! ce soir je vais au bal...
Anna, pardon, si j'ai quitté ma place ;
Mais je croyais entendre le signal,
Et je dansais ; je l'ai vu dans la glace."

"Vite un coup d'œil au miroir ;
Le dernier !... J'ai l'assurance
Qu'on va m'adorer ce soir
Chez l'ambassadeur de France."

Près du foyer, Constance s'admirait :
Dieu ! sur sa robe il vole une étincelle.
Au feu ! courez !... Quant l'espoir l'enivrait,
Tout perdre ainsi ! quoi mourir ! et si belle !
L'horrible feu rouge avec volupté
Ses bras, son sein, et l'enfourne, et s'élève,
Et sans pitié dévore sa beauté,
Ses dix-huit ans, hélas ! et son doux rêve.

Adieu bal, plaisir, amour !
On se dit : " Pauvre Constance !... "
Et l'on dansa jusqu'au jour
Chez l'ambassadeur de France.

CASIMIR DELAVIGNE.

Les bonnes actions sont le meilleur argument des bonnes doctrines.—G. M. VALTOUR.

Notre conscience est un juge infallible, tant que nous ne l'avons pas encore assassinée.—H. de BALZAC.

CONCERT DES PRESSIERS

C'est lundi, le 6 mai, que doit avoir lieu, sous la direction de M. F. Friset, dans la magnifique salle du village Saint Jean-Baptiste, la grande soirée donnée par l'Union des Pressiers, avec le concours de plusieurs amateurs distingués.

On jouera ; *Un peu vif*, et les *Frayeurs de Tigruche*, comédie en un acte. On ne manquera pas aussi d'applaudir beaucoup la *Conversion d'un pêcheur*, opérette du meilleur goût.

Nous engageons fortement nos lecteurs, qui ont besoin de se désopiler la rate, de ne pas manquer une bonne occasion.

Le piano sera tenu par M. le professeur L. A. Laurier.

CHOSSES ET AUTRES

—Il a été vendu l'année dernière à New-York treize tonnes de timbres-postes.

—L'un des fils du général Sherman sera ordonné prêtre dans le mois de juillet prochain à Philadelphie.

—On vient de faire un calcul qui montre que les chemins de fer du monde entier sont évalués à près de \$300,000,000,000, ou près d'un dixième des richesses des nations civilisées, ou plus d'un quart du placement de leur capital, et que tout ce qui reste d'argent en circulation dans l'univers ne pourrait pas acheter le tiers des chemins de fer.

—D'après l'annuaire de Hoffman, qui vient d'être publié à Milwaukee, la population catholique romaine des Etats-Unis serait de 8,157,676. Le clergé catholique américain se compose de 8,118 prêtres—dont 2,008 sont membres d'ordres religieux. Il y a en outre 2,799 écoles paroissiales fréquentées par 597,194 élèves.

—La *Nature* donne un bon moyen empirique de savoir si la lune croît ou décroît. Supposez que le croissant lunaire forme un C, c'est-à-dire ait les cornes tournées vers la droite de l'observateur. Ce C, initiale du commencement, indique tout au contraire que la lune " finit ". Si le croissant forme un D, les cornes à gauche, initiale du mot *décinescence*, c'est-à-dire " fin ", la lune, au contraire " commence ".

—On constate, d'après les rapports officiels, que quatorze millions de douzaines d'œufs ont été exportés du Canada aux Etats-Unis ; en supposant que pour le moins ces œufs aient été vendus quatorze centins la douzaine, on aurait réalisé \$1,960,000 ; comme ce prix est au plus bas, on pourrait même dire \$2,000,000. L'élevage des volailles est donc une partie essentielle de l'exploitation d'une ferme !

—Les fermiers se servent, aux Indes, d'une charrue faite d'un morceau de fer d'un pied de long, un pouce de large et un demi pouce d'épaisseur, qu'on appointe d'un bout et place sur un morceau de bois triangulaire attaché au joug sur le cou des bœufs avec du chauvre de manille. Cette charrue déchire la terre comme une herse, et avec beaucoup de travail on peut labourer presque un arpent par jour. Avant de faire les semailles, on laboure la terre cinq à six fois, ou environ dix fois par année, puisqu'il y a deux récoltes. Après le dernier labour le semeur suit la charrue et sème le grain dans le sillon.

—Un oiseau fort curieux, inconnu en Europe, mais qui se trouve en assez grand nombre dans l'Amérique du Sud, c'est le ritari. Il s'est beaucoup multiplié, depuis quelque temps, dans les prairies du nouveau monde, et des essais d'acclimatation viennent d'être commencés en Hollande. Si le plumage du ritari n'est par brillant, sa voix donne l'illusion d'une douzaine d'instruments de musique ; elle est douce, néanmoins, fort harmonieuse, très variée d'intonations, moqueuse et charmante tour à tour ; elle est comme un écho amusant de tous les bruits, de tous les sons, de toutes les mélodies. Le ritari siffle, bêle, miaule, mugit, croasse, aboie, soupire ; c'est vraiment l'oiseau-orchestre du nouveau monde.

VARIÉTÉS

Le docteur X... arrive en retard chez un ami qui l'attend à dîner.
—Je suis harassé, dit-il, ces malades me tuent !
—Vous le leur rendez bien !

Dans un bal.
—Quelle valseuse je viens d'avoir.
—Qu'a-t-elle ?
—L'haleine brûlante.
—Tu sais que c'est la femme d'un pompier ?
—Ah ! c'est ça. Elle a une bouche d'incendie.

Un petit problème d'actualité :
Un ouvrier travaillant à la tour Eiffel s'aperçoit en montant qu'il a oublié son mètre.
Vu le chemin déjà fait, il dit :
—Zut ! Je ne descends pas le chercher.
Et il s'assied. A quelle hauteur est-il ?
Réponse : Il est à six cents mètres. (*Assis sans mètre*).

Plus d'enfants.
Mlle Madelinette (cinq ans aux lilas) a fortement mécontenté sa maman qui, tout à fait fâchée, finit par lui dire de sa plus grosse voix :
—C'est bien, mademoiselle, puisque vous n'êtes pas plus gentille que ça, j'achèterai une autre petite fille.
—Et moi, réplique aussitôt Mlle Madelinette avec un aplomb imperturbable, j'achèterai un petit garçon, na !

Mademoiselle Lili déchiffre un morceau au piano.
Embarrassée, elle prie sa mère de lui venir en aide.
—Mais, mon enfant, je ne sais pas, moi ; je n'ai pas appris le piano.
—Oh ! que tes parents étaient bons.

Pensées choisies le Briollet :
" Les plaisirs sont des virgules qui séparent nos douleurs."
" Il vaut mieux qu'une jeune fille suive un régime qu'un régiment."
" La perche est un poisson d'eau douce. Il y a aussi des perches de terre."
" Le pouls est au poignet et la puce à l'oreille."
" Aux chiens enragés on cherche à faire mordre la poussière."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 498.—CHARADE

Dieu ! dans mon deux, quel becchanal !
Les lessivières sont en fête,
Et leur un fait tourner la tête !
C'est aujourd'hui le carnaval !
Mais le succès, certes, est surtout
Pour le bœuf, que ce bruit embête ;
Elle aimerait mieux cette bête
Aux champs se voir traîner mon tout.

No 499.—LOGOGRIPE

Sur six pieds, je suis tissu
Plus frais mais bien moins cossu
Certes que celui de laine.
Sans chef, je deviens objet
Tel qu'aiguille, que crochet,
Pince ou perforante alêne.

SOLUTIONS

No 496.—Le mot est : Cor-don.
No 497.—La phrase est : " Les bons se soulèvent plus par les petites fautes que les méchants par les grandes."

ONT DEVINE :

Alarie Renaud, Ottawa ; Mlle H. N. Lottinville, Sherbrooke ; Alphonse L. Garand, St-Henri ; Mme F. X. Roy, Ste-Martine ; Ferdinand de la Mentonnière, Collège de Joliette ; Lud. Bourgoing, Tadoussac ; Mlle E. Lamontagne, Québec ; J. E. Pepin, Ste-Cunégonde ; E. Brunel, L. N. Martineau, Raoul Vézina, Montréal ; Mlle C. Huot, Sorel.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,

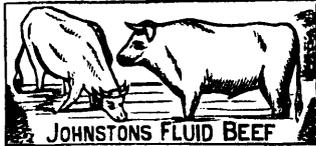
ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18



Vous deviendrez fort en faisant usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Vous conserverez votre force en continuant de faire usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

AVIS

AUX JEUNES MARIÉS

VENEZ VOIR MES NOUVEAUX

SERVICES A DINER

LAMPES A SUSPENSION

LAMPES DE TABLES

COUTELLERIE

ARGENTERIE

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

BON TABAC CANADIEN, CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU

No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE

Entre les rues Sanguetin et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.

Une visite est sollicitée

HORACE CORMIER

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthrites aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada. £

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Coca et le Céléri sont les commandés, et toute leur efficacité se fait sentir dans le Céléri. Composé de Paine. En outre il contient, dans des proportions scientifiques, leurs remèdes contre la constipation des nerfs, des maux de tête, des douleurs de la foie et des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront un grand vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Céléri Composé de Paine.



Prix \$1.00.
Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratuits.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Leon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN

It is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 MAI 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

VII.—TRISTE DEVOIR

A quelques jours de là, deux voitures s'arrêtaient devant l'usine de la rue de Belleville, et plusieurs personnes en descendaient.

C'était, d'abord M. de Courneuve, son greffier, le chef de la sûreté et quelques agents ; enfin dans la deuxième Pierre de Sauves escorté de deux gardes de Paris.

Toute l'usine fut bientôt sur pied.

Plantier, le contre-maître, devint incapable de contenir la curiosité des ouvriers qui se précipitaient aux fenêtres, quittant les pièces, abandonnant le travail.

Tout à coup, une émotion puissante, énorme, profonde, les secoua tous, faisant trembler les mains, étreignant les gorges, amollissant les jambes, tandis qu'un mot passait parmi ceux qui étaient là, regardant dans la cour :

—Le patron ! . . .

Et à cette heure, les potins, les racontars, tout ce qu'on avait dit sur Pierre de Sauves disparaissait, s'effaçait, s'en allait.

On ne pensait plus qu'à sa bonté, à son énergie, à sa droiture.

Sévère, oui...mais si juste !

Et après la réprimande, toujours le mot qui relevait, faisait entrevoir l'avenir, parlait de la femme ou du petit.

Car il les connaissait tous par leur nom, il savait leur petite situation, ce qu'ils étaient, ce qu'ils faisaient, ce que valait la femme, s'il y avait des enfants.

Que de fois les jours de maladie, après la paye, Pierre n'avait-il pas attendu dans le couloir, et là, seul à seul, à l'insu de Georges lui-même, loin des regards de tous, n'avait-il pas glissé quelque argent, disant très bas :

—Ce sera pour la convalescence, moi je me charge du reste !

Et en effet, le médecin, le pharmacien, tout était payé par lui.

Et à cette heure, on ne pensait qu'à ces choses.

Et le revoir là, entre ces gardes de Paris, bouleversait ces ouvriers qui au fond l'estimaient et l'aimaient, et l'on n'entendait que des phrases :

—Ah ! coquin de sort !... C'est pas possible ! Le patron est un honnête homme ! . . .

—Ce que ça vous retourne les sangs de le voir là, lui si juste ! . . .

—Il y a erreur, c'est sûr ! M. Pierre n'a pas tué ; surtout il n'a pas volé.

Dans une chambre, une jeune femme, inconsolable dans ses vêtements de deuil, était agenouillée

devant une image du Christ. C'était Adèle Chaniers.

Après avoir prié pendant quelques instants, elle se releva et se rendit au cabinet de travail de son mari, puis, dépouillant le courrier, prenant des notes, faisant plusieurs paquets des lettres, marquant les une de bleu, les autres de rouge, soulignant les phrases contenant les observations et les commandes.

Malgré son désespoir, au lendemain de l'enterrement de Georges et de l'arrestation de Pierre, elle s'était mise bravement à la besogne et avait pris la direction de l'usine.

Déjà, avec son frère, elle avait appris les choses indispensables de leur industrie ; mais quand elle s'était vue seule, au lieu de se laisser écraser par la douleur, elle s'était au contraire relevée très vaillante, et était restée l'unique directrice.

Son courage, son énergie avaient été à la hauteur de l'horrible catastrophe qui l'atteignait dans ce qu'elle avait de plus cher.

Georges, son mari bien-aimé, l'être qu'elle adorait par-dessus tout était mort péniblement, vio-

fois on lui avait impitoyablement répondu la même chose : " Tant que l'enquête n'est pas finie, tant que l'instruction n'est pas close, M. de Sauves ne peut communiquer avec personne, pas même avec son avocat.

C'était à en mourir de chagrin.

Elle n'en était point morte cependant parce qu'elle appartenait à une race vaillante et que de nouveaux, de rigides devoirs l'appelaient.

La veille encore, elle n'avait qu'à se laisser vivre dans l'insouciance heureuse de la femme aimée pour laquelle peinaient, travaillaient, combinaient le frère et le mari.

L'adoration de Georges, les projets d'avenir pour l'ange attendu étaient ses seules préoccupations.

Aujourd'hui, c'était autre chose.

Disparus tous les deux, elle les remplaçait.

En quelques heures, Adèle non seulement était devenue chef de famille, mais chef de maison aussi.

Elle avait été à la hauteur de sa tâche, et sans une faiblesse, sans un découragement, elle s'était

assise à cette place occupée par Georges et par Pierre, combinant comme eux, dirigeant le dedans, s'occupant du dehors, faisant trêve à son désespoir, surmontant sa douleur, essuyant ses larmes pour veiller sur ses ouvriers et sur ses enfants.

Les enfants, oui, car Mme de Lavarande était morte sur le coup, emportée subitement par une ancienne maladie de cœur, au moment où elle avait appris l'arrestation de son gendre.

Alors, Adèle, qui revenait de l'enterrement de Georges auquel elle avait voulu assister, partit aussitôt pour Passy.

Dans le petit hôtel de la rue de la Tour, Robert était seul avec une bonne de confiance, jouant, insouciant et heureux, ignorant son malheur.

A l'aspect d'Adèle, il courut les bras ouverts se jeter à son cou, disant cet adorable mot qu'il avait appris quand elle était encore jeune fille :

—Maman ! . . .

Puis en la couvrant de baisers, il ajouta :

—Méchante maman qui m'oublie, que je ne vois plus jamais . . .

Des larmes vinrent aux yeux de l'enfant en voyant pleurer Mme Chaniers.

—Qu'as-tu ? lui dit-il.

Et remarquant ses vêtements de deuil :

—Ah ! mon Dieu ! fit-il en se souvenant de la mort de Mme de Sauves, sa grand'mère, est-ce que maman de Lavarande est morte aussi ?

Adèle fit un signe de la tête, elle ne pouvait pas parler, les larmes la suffoquaient.

—Alors, fit le bébé tristement, avec une expression douloureuse bien au-dessus de son âge, toutes mes mamans s'en vont. Est-ce que tu me quitteras, toi aussi ?

Elle l'enleva dans ses bras.

—Non, mon amour, lui dit-elle, jamais. Personne ne nous séparera plus, tu es à moi, bien à moi, et je t'aimerai à la fois comme tous ceux qui sont partis.

Il avait six ans ; mais son esprit réfléchit et éveillé en avait davantage.

Il demanda encore des nouvelles de son père, et comme on lui dit qu'il était au Havre pour l'enterrement de Mme de Lavarande, il n'insista pas.

Mme Chaniers l'amena le jour même avec elle. Dans la rue, tout le monde se retournait pour



Dans une chambre, une jeune femme, était agenouillée devant l'image du Christ.—Page 35, col. 1.

lemment, douloureusement, il était mort assassiné !

Pierre, le frère qui l'avait élevée, qui avait sacrifié sa jeunesse aux plus austères devoirs, l'homme qu'elle avait toujours considéré comme la vivante incarnation de l'honneur et de la droiture, était accusé de ce crime abominable, de ce crime qui avait brisé sa vie : . . .

Ah ! elle n'y croyait certes pas, elle, à la culpabilité de Pierre, mais quelles douleurs, quelles angoisses, quel désespoir ajoutés à ce qu'elle souffrait déjà, de le voir ainsi soupçonné, et emprisonné, et malheureux ! . . .

Comme le cœur de la pauvre femme saignait quand elle songeait qu'il était seul, là-bas dans sa cellule, séparé de sa famille, de son fils, d'elle, de tout ce qui eût pu le consoler, atténuer sa peine.

Vingt fois, elle s'était présentée à Mazas, vingt

voir cette jeune femme si idéalement belle et triste, conduisant par la main cet enfant plus beau que les amours, qu'on croyait à elle, surtout en voyant l'ardente sollicitude dont elle l'entourait, et qui lui ressemblait.

En effet, Robert avait le visage long, les traits purs de Pierre et d'Adèle, avec le teint de cette dernière, et les admirables yeux bruns de son père.

En arrivant à l'usine, Suzanne qui l'adorait, lui expliqua que son oncle Georges était mort aussi, mais qu'il n'en fallait jamais parler à cause de la grande douleur que cela causait à sa maman Adèle.

Il le comprit.

Du reste, Georgette qu'il se mit tout de suite à admirer, à bercer, à regarder des heures entières, apporta une distraction salutaire dans cette petite âme d'enfant, où déjà tout se classait, se gravait, s'enracinait, pour ne s'oublier jamais.

Alors, son temps se partagea entre la fillette qu'il aimait déjà à la folie, et de longues heures passées dans le bureau, où il commençait ses premiers devoirs, à la place même occupée jadis par son père.

Dans le cabinet, rien n'était changé.

Aux murs, seulement, vis-à-vis l'endroit où Adèle assise, passait maintenant sa vie, deux grands cadres de bois durcis contenaient les photographies agrandies de Georges et de Pierre.

Ils étaient là tous les deux, de grandeur naturelle, frappant de ressemblance l'un et l'autre, paraissant suivre d'un œil attendri les êtres chers qu'ils avaient laissés derrière eux, seuls et malheureux, les encourageant, les aimant, leur donnant l'assurance qu'arriverait tôt ou tard la seule récompense qu'enviait Adèle et que méritait son courage : le retour de Pierre réhabilité.

Ce matin-là, à côté de la jeune femme pensive et grave, toute absorbée par ses ingrates occupations, l'enfant copiait un verbe.

Il était vêtu de noir comme elle ; son petit visage qui se penchait sur la page commencée avait déjà les courbes fières, l'expression réfléchie mais si droite de celui de son père ; sur le papier blanc, sa frêle menotte de bébé traçait les lettres, fort attentive, tandis que les veines tendues de son large front se gonflaient, et disaient l'effort intelligent pour comprendre le temps du verbe, et ne pas confondre entre eux les futurs et les conditionnels.

De temps à autre, Adèle levait les yeux, et une courte flamme s'allumait dans sa prunelle bleue, une grande expression d'orgueil rayonnait sur son visage désespéré : n'était-ce pas son fils, aussi, cet enfant travailleur, dont l'intelligence et la bonté lui rappelaient Pierre, et qui était tout ce qui restait de lui, qui souffrait seul et désespéré, en prison ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit, l'enfant interrompit son travail, et jeta un cri, en devenant tout blanc :

— Papa ! dit-il.

Madame Chaniers était déjà debout, comme si une décharge électrique l'eût subitement mise sur ses jambes.

Dieu du ciel !... Est-ce qu'on le lui rendait !...

Est-ce qu'il revenait réhabilité ?

Ah ! il le méritait bien !...

Hélas ! le visage impassible et railleur de M. de Courneuve devant lequel plusieurs fois déjà Adèle avait comparu, lui prouva que non.

Relâché, Pierre n'eût point eu tout le lugubre cortège qui l'escortait, et fût entré seul chez lui.

Mais, malgré tous ceux qui l'entouraient, un mouvement d'affection plus fort que sa volonté la poussa dans les bras de M. de Sauves.

— Ah ! mon frère bien-aimé ! s'écria-t-elle, je te revois donc, toi que j'aime et que j'estime plus que tout sur terre.

Il sembla au malheureux que le ciel lui-même descendait en lui.

Cette Adèle pour laquelle il souffrait en silence ; cette enfant tant aimée, à l'affection de laquelle il tenait plus qu'à sa vie, ne le croyait pas coupable !...

Il la serra sur son cœur, les larmes l'étouffant.

— Ah ! que c'est bon l'amour et l'estime de ceux qu'on aime ! put-il enfin murmurer.

— Est-ce que tu as jamais douté de moi, mon Pierre ? demanda-t-elle avec un accent indigné.

Elle s'était légèrement éloignée, et le regardait de ses larges prunelles si droites et si claires, dans lesquelles se reflétait la moindre de ses pensées.

Mais lui l'entendait à peine ; il se retrouvait là, au milieu des choses qui avaient été sa vie, de cette industrie qu'il avait créée, dans ces lieux où il avait vécu.

Il revoyait l'endroit où il avait tant travaillé...

Puis ses yeux faisant le tour de la pièce, il avait aperçu Robert assis à sa propre place, le regardant de ses grands yeux purs, le visage tout pâli d'émotions...

Puis aux murs, son portrait à lui, placé là par Adèle à côté de celui qu'elle pleurait.

L'émotion fut plus forte que sa volonté.

Il tomba assis derrière le bureau, la tête cachée dans ses doigts, et murmura :

— Je suis accusé d'un crime si épouvantable !...

Adèle prit sa main, presque par force, et belle d'énergie, de foi, d'indignation :

— Eh bien, après ? dit-elle. Qu'est-ce que ça peut faire ce dont on t'accuse ? N'es-tu pas l'homme loyal et impeccable entre tous, dont une pensée mauvaise n'a jamais effleuré ni le cœur ni l'esprit, et qui n'as vécu que pour le devoir ? Courage, mon Pierre bien-aimé, mon frère, mon ami.

Tous les honnêtes gens t'estiment et te plaignent, moi je t'adore. Relève très haut ton front d'honnête homme, que ton fils se souvienne toute sa vie comment est le visage d'un être bon et juste entre tous, qui est accusé à tort d'une action épouvantable. Qu'il apprenne en te voyant, pour ne l'oublier jamais, quelle doit être l'attitude de celui dont la conscience est pure comme la tienne. Rappelle-toi ce que tu m'as toujours enseigné : Que fait le monde et ses jugements lorsqu'on a accompli son devoir et que l'on possède l'estime et l'affection de ceux que l'on aime ? Ton devoir ?... qui l'a toujours accompli comme toi ?... Notre amour ? Ah ! si tu savais comme nous t'aimons Robert et moi !...

L'enfant n'avait pas attendu le regard d'Adèle, il s'était pendu au cou de Pierre.

— Ah ! papa ! disait-il en le couvrant de baisers, mon papa chéri, ne pleure pas puisque tu n'as jamais fait de mal à personne !...

Cette petite voix d'enfant mêlée aux chaudes paroles de sa sœur mit le plus puissant de tous les baumes sur le cœur du malheureux.

Il redressa son visage inondé de larmes.

— Vous avez raison, mes bien-aimés, dit-il, je serai fort parce que ma conscience est tranquille. Mais, continua-t-il, en regardant le portrait de Georges dont le bon sourire si gai illuminait la pièce, je t'ai tant aimé, j'ai éprouvé pour toi une si vive affection, tant de reconnaissance et de tendresse, et je suis accusé de t'avoir tué, mon pauvre frère, mon meilleur ami, n'est-ce pas trop cruel ?...

Il s'était levé, et ayant fait quelques pas, il s'était rapproché du portrait.

Au seuil de la porte, M. de Courneuve et le chef de la sûreté considéraient tous les deux la scène.

L'un avec l'expression incrédule et sceptique qui était la sienne, l'autre avec une émotion puissante qui faisait trembler ses lèvres et blanchissait son visage.

Pierre, qui ne songeait même plus que des étrangers étaient là l'épiant, scrutant chacun de ses traits, pesant ses paroles et ses soupirs, comptant presque ses larmes, continua avec une émotion qui augmentait, une émotion souveraine, profonde, irrésistible :

— Mais parle donc, toi qui es là devant nous et qui sembles vivant. Parle, dis à ceux qui m'accusent de ta mort, que j'eusse au contraire donné ma vie pour toi, dis-leur quelle affection était la nôtre, et si jamais deux frères se sont aimés comme nous ?...

— Hélas ! dit Adèle, il ne parlera pas, il ne parlera plus jamais. Mais il nous aimait trop ! lui aussi pour nous laisser dans un si grand malheur. On a emporté son corps décomposé, mais son âme est ici. Elle nous voit, elle nous entend... N'aie pas peur, mon Pierre, elle inspirera tes juges, et elle leur fera comprendre mieux que moi encore, mieux que n'importe qui, quel honnête homme tu es !

— Ah ! murmura Pierre de Sauves éperdu, en

réunissant dans une même étreinte sa sœur et son fils, votre tendresse me rend la vie, mes amours. Et toi, si vaillante, si courageuse, si grande, mon Adèle, je te bénis !... Maintenant, ils peuvent me tuer, s'ils le veulent, je mourrai heureux.

M. Marais n'y tint plus.

— Non, monsieur de Sauves, dit-il en serrant par force la main de Pierre, madame à raison, vous vivrez heureux, réhabilité et honoré de tous ceux qui vous approcheront.

M. de Courneuve qui trouvait tout cela stupide mit fin à cette scène.

— Ce n'est pas tout, dit-il ; nous perdons un temps précieux que nous emploierions bien mieux à nos perquisitions et à nos recherches.

— Jamais, M. le juge, répondit sèchement M. Marais, notre temps ne saurait être mieux employé, nous qui sommes ou qui avons la prétention d'être cette chose sainte qui s'appelle la justice, qu'à laisser entrer dans nos cœurs la certitude de l'innocence d'un homme honnête, injustement accusé.

M. de Courneuve haussa les épaules.

— Innocent !... bougonna-t-il. Ça ne me paraît guère prouvé. Enfin, qui vivra verra. En attendant, madame, continua-t-il en se retournant vers Adèle, veuillez nous donner vos clefs, et laissez-nous.

Elle obéit, et bientôt l'usine fut fouillée, remuée de fond en comble.

Il fallait bien chercher dans les papiers de M. de Sauves si rien de suspect n'existait, rien de capable d'aggraver encore le crime épouvantable dont il était accusé, en établissant la préméditation.

Les témoignages des ouvriers, bouleversés par la présence de celui qu'ils estimaient toujours, furent moins catégoriques et moins affirmatifs.

Pierre, conduit devant le bassin où avait été retrouvé le corps de son beau-frère, n'éprouva point une de ces émotions atroces dont le remords eût pu être cause, mais un attendrissement fort compréhensible, se contentant de dire :

— Ah ! pauvre Georges, que ne peux-tu revenir et parler !... Nous serions tous moins malheureux, et toi, tu serais vengé !

VIII.—LE RÊVE DE SUZANNE

Deux jours après, Suzanne se présentait chez M. Marais, le chef de la sûreté, ainsi qu'elle l'avait déjà fait une fois.

Elle avait pris le soin d'écrire les lignes suivantes sur un morceau de papier plié dans une enveloppe :

Monsieur,
J'ai besoin de vous voir pour vous confier une chose que je n'ai encore osé dire à personne.

Votre servante,
SUZANNE VERGNES.

Le chef de la sûreté tressaillit.

— Oh ! ces femmes ! murmura-t-il, toutes les mêmes !... Toujours des mystères !

Il ne la fit pas attendre, on le comprend. N'était-ce pas en effet la lumière qui peut-être lui arrivait ?

— Asseyez-vous, ma chère enfant, dit-il à la jeune fille en lui désignant un siège auprès de son bureau, et surtout n'ayez pas peur. De quoi s'agit-il ?

— Peut-être de bien peu de chose, monsieur, peut-être simplement d'un rêve.

— Ah ! fit-il, vous avez peur d'avoir rêvé, qu'est-ce que c'est donc ?

Et comme Suzanne se troublait et hésitait, le chef prit son air le plus bonhomme :

— C'est quelque histoire d'amoureux, je suis sûr !... Allez, allez toujours, j'en ai vu bien d'autres ! D'ailleurs, j'ai l'habitude d'oublier tout ce qui n'est pas strictement utile à mes affaires.

Suzanne fit un grand appel à sa volonté pour surmonter son embarras, et aussitôt elle commença :

— Quand monsieur et madame sont venus s'installer à l'usine, c'est moi qui ai fait l'eménagement tout entier. L'entrepreneur des travaux avait envoyé un ouvrier fort adroit, encore plus intelligent, qui était bon à tout, et qui plut tout de suite à M. Pierre.

—Et à vous aussi, sans doute ? fit le chef avec un sourire indulgent.

—Oui, dit-elle très bas.

—Et vous l'appellez ?

—Eugène Gages.

M. Marais tressaillit et devint attentif.

Il ne riait plus.

—Mais il était marié ! fit-il au bout de quelques secondes.

—Oui, monsieur. Mais il ne me l'avait pas d'abord dit.

—Alors, quand vous l'avez su, qu'avez-vous fait ?

—La seule chose possible, je l'ai congédié.

Ces mots étaient dits si sincèrement, si franchement ; le regard qui les accompagnait fut si droit, si naïvement honnête, que le chef de la sûreté n'eut pas une seconde de doute.

—Mais vous l'avez fréquemment revu, pourtant, dit-il, puisqu'il était le contremaître de l'usine ?

—Evidemment. Mais qu'est-ce que ça faisait, puisque je savais qu'il n'était pas libre ?

—C'est vrai ma chère enfant. Vous êtes une honnête et bonne petite fille, continuez. L'avez-vous oublié cet Eugène Gages ?

Suzanne baissa son adorable petit nez retroussé aux narines si roses audessus du frais menton à fossettes :

—Ça, dit-elle, je ne l'ai pas pu. Mais il ne s'en est jamais douté, ni lui ni personne, au point que madame m'a quelquefois envoyée porter du bouillon ou du vin vieux chez sa femme qui était malade, et que souvent, nous causions ensemble, sans que depuis il ait osé prononcer un mot un peu tendre.

—Bien, après.

—La nuit du meurtre le docteur Garniers m'avait donné la petite fille à garder comme c'était convenu depuis longtemps, puisque je devais l'élever. On m'avait installée avec le berceau dans une pièce voisine, en me recommandant bien de ne pas aller une seule fois dans la chambre de madame pour ne pas troubler son repos. Je devais donner à la petite de l'eau sucrée de temps en temps. De plus, le docteur Garniers m'avait recommandé de dormir, en me disant : Cette nuit, tout va très bien, profitez-en, demain soir, il faudra peut-être veiller, alors, conservez vos forces. J'avais usé de la permission et comme l'enfant sommeillait, je m'étais étendue sur le divan, à côté du berceau. Je ne sais pas combien il y avait de temps que je dormais, quand j'ai été subitement éveillée par un bruit très léger. J'ai ouvert les yeux à demi, et j'ai cru voir, debout auprès du berceau, Eugène Gages.

—Eugène Gages ! répéta le chef. En êtes-vous sûre ?

—Pas assez pour l'affirmer catégoriquement.

—Comment ? Vous ne vous êtes donc pas levée ? Vous ne lui avez pas parlé ?... Vous ne lui avez pas demandé ce qu'il faisait là ?

—Je dormais à demi, de ce sommeil impérieux qui vous tient sans qu'on y puisse résister. Je me suis soulevée sur mon coude, j'ai regardé : J'ai cru avoir rêvé, il n'y avait plus rien.

—L'ombre avait disparu comme cela, subitement ?

—Oui et pas par la porte, car celle-ci était placée bien vis-à-vis de moi, et j'eusse vu certainement quelqu'un en franchir le seuil. C'est cette disparition subite qui m'a fait penser que j'avais rêvé. Mais le lendemain quand le jour est entré dans la chambre, j'ai vu que le docteur Garniers avait arrangé une grande chauffeuse contre le berceau, de façon que celui-ci ne puisse glisser et l'homme, s'il est venu, a pu se dissimuler derrière cette chauffeuse quand je me suis redressée.

—C'est possible en effet. Et vous n'avez encore parlé de cet incident à personne ?

—Non, à personne.

—Pourquoi ?

Elle hésita.

—C'était très intime, dit-elle enfin. Je ne puis rien préciser encore. Il fallait qu'on m'inspirât une très grande confiance pour oser parler de ces choses. Or ce juge, avec ses questions, sa malveillance, sa sécheresse n'était pas fait pour ouvrir mon cœur et mes lèvres, tandis que vous...

Elle s'arrêta.

—Tandis que moi ? insista M. Marais qui voulait connaître à fond la pensée et l'âme de la jeune fille.

—Vous êtes bon, vous, monsieur. Vous ne croyez pas M. de Sauves coupable.

—Qui vous l'a dit ?

—Je vous ai entendu avant-hier, quand vous le lui avez affirmé là-bas dans le cabinet, et avec quel cœur, grand Dieu !... Alors j'ai pensé : je reviendrai le trouver, et à lui je dirai tout.

—Vous avez bien fait, mais vous précisez si peu !...

—Je ne le puis faire davantage. Et même après y avoir pensé et repensé depuis plus d'un mois que ça s'est passé, je suis encore à me dire : Je l'aime toujours c'est sûr ; aussi n'ai-je pas rêvé, et l'ai-je vraiment vu ?...

—Vous n'avez pas entendu de cris, ni le bruit d'une lutte ?

Rien du tout.

—Vous n'avez pas remarqué si Eugène Gages était souillé de boue, s'il avait le visage bouleversé, les yeux hagards ?

—Non ; rien ; je l'ai vu, ou j'ai cru le voir debout auprès du berceau, et c'est tout.

—Mais qu'y faisait-il auprès de ce berceau ?

—Je ne le sais pas. J'ai peut-être rêvé : ajouta-t-elle avec découragement.

—Non, je ne le crois pas. Vous êtes une fille intelligente et énergique. Si cette idée de la présence de Gages vous est restée aussi profonde et aussi tenace que vous l'avez encore, ce n'est pas un songe qui l'y a laissée. Malheureusement, le sommeil de votre âge vous a terrassée, et en vous enlevant vos forces, ne vous a pas permis d'approfondir l'impression reçue.

—Malheureusement !... Oh ! oui, monsieur, surtout pour M. Pierre qui est si honnête et si bon. Vous avez bien raison de le croire innocent !... Un tel homme, voyez-vous n'est capable de rien de mal, pas même d'une mauvaise pensée !...

—Comme vous parlez de lui !...

—Songez donc, monsieur, j'étais une pauvre petite orpheline, sans feu ni lieu. Mon père venait d'être écrasé dans une manœuvre de wagons. M. Pierre, qui le connaissait à peine comme on connaît seulement un pauvre homme d'équipe, est venu lui-même m'annoncer mon malheur dans notre mansarde. Et en quels termes, avec quels ménagements, quel cœur, quelle bonté ! Puis il m'a prise chez lui, pour élever Robert qui avait déjà perdu sa mère. Ah ! depuis six ans passés que je vis avec eux, je les connais bien... allez !... Je l'ai vu, dans toutes les circonstances, et jamais son caractère ne s'est démenti une seconde.

—Il ne vous a jamais fait la cour ?

—Lui ?... Ah ! monsieur, si vous connaissiez à fond M. Pierre, vous ne parleriez pas ainsi. M. Pierre a aimé sa femme lorsqu'elle était vivante, et lui sera fidèle toute sa vie. Il s'est imaginé que cette fidélité était un devoir, il l'a dit à sa sœur, et M. Pierre accomplit rigide ment la moindre de ses obligations, sans en dévier jamais, dût-il en mourir !...

M. Marais fut frapper de la façon intelligente dont Suzanne présentait ces observations faites par elle.

—Et Eugène Gages ? dit-il, quel homme est-il ?

—Intelligent comme pas un. Capable de bons sentiments, je l'ai cru, et... je le crois encore. Mais noceur au dernier point.

—Aimant l'argent ?

—Comme tous les noceurs, oui.

—Sans scrupules ?

—Il n'en a pas eu beaucoup avec moi, puisqu'il aimait sa femme.

—Avait-il de l'ambition ?

—Oui.

—A quoi vous en êtes-vous aperçue ?

—Il répétait souvent : je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier, sans avance et sans le sou. Mais qu'une occasion se présente, que la veine m'arrive, que j'ai jamais le pied à l'étrier, et je veux faire une fortune à étonner tout le monde.

—Quel malheur que vous n'avez pas vu plus sûrement si c'était lui, la nuit du crime !

Puis au bout de quelques minutes :

—Vous n'avez rien remarqué, le lendemain au tour de vous, rien constaté, rien découvert.

L'expressive physionomie de Suzanne se voila d'une évidente nuance d'hésitation.

—Allons, voyons, dit M. Marais, continuez à avoir confiance, vous n'avez rien à craindre de moi.

—Eh bien, le lendemain, en ouvrant les yeux, quand j'ai réfléchi, je me suis dit tout de suite qu'on m'avait peut-être volé la petite. J'ai regardé, le cœur me battant à me rompre la poitrine : Elle était toujours dans son berceau et elle dormait. M. de Sauves est arrivé, je la lui ai montrée, alors... Elle a ouvert les yeux, et...

—Et quoi ?

—Ces yeux que j'avais vus ou que j'avais cru voir la veille, plus bleus que le ciel, semblables à ceux de M. Georges, ne me parurent plus de la même nuance, ils étaient bruns ; aujourd'hui, ils sont noirs...

—C'est bien subtil, cela. Les enfants quand ils naissent, changent si vite... Et entre des yeux noirs, et des yeux bleus foncés, il y a si peu de différence, la nuit surtout, car c'est la nuit qu'elle est née, cette petite ?...

—Oui, monsieur. Mais il y avait encore autre chose.

—Quoi donc ?

—Il me semblait que j'avais mis à l'enfant, quand elle a été née, une brassière brodée, et celle que je lui voyais, était unie.

—Ah ! ceci est plus grave. Et cette brassière n'avait pas été faite ou achetée par Mme Chaniers ?

—C'est-à-dire que madame était allée au Bon Marché où il y avait une exposition d'objets de layette ; elle en avait acheté un tas, qu'elle avait serrés en rentrant, dans une commode. Mais je suis à peu près sûre de n'avoir pas pris dans ce meuble pour habiller l'enfant.

—Vous avez pu vous tromper.

Suzanne n'insista pas.

Elle ne savait pas qu'Adèle avait porté toute une provision de petits vêtements chez Pauline Gages, et elle ne put pas, par conséquent, éveiller l'attention de M. Marais sur ce point.

Cependant celui-ci avait l'esprit trop fin, trop subtil, pour ne pas approfondir ce que la femme de chambre venait de lui dire.

Oui, Eugène Gages était allé dans le petit hôtel. Suzanne ne l'avait pas rêvé.

Mais qu'y faire ?...

Pas y tuer Georges Chaniers, puisque le crime avait eu lieu dans le cabinet, et probablement bien avant le moment où Suzanne, tenue longtemps éveillée par les soins donnés à l'enfant avait pu être arrachée à un sommeil tard venu.

Alors quoi ?

Y voler l'enfant ?

Non, il n'avait pas intérêt à cela. Et la petite n'avait pas disparu.

Y opérer une substitution ?

C'était dangereux, dicté par un sentiment plus délicat qu'un homme du milieu d'Eugène Gages ne les éprouve d'ordinaire, mais pas impossible.

En effet, une intelligence extraordinaire pouvait avoir affiné chez le mécanicien certaines impressions.

L'amour paternel était-il de celles-là ?

Au moment de s'expatrier, redoutait-il de laisser sa fille par derrière, seule orpheline, livrée en des mains étrangères ?

Avait-il voulu lui donner une mère et une famille à la place des soins mercenaires qu'il redoutait ?...

Mais alors pourquoi avait-il laissé de l'argent pour l'autre, celle qui dans ce cas ne lui tenait à rien ?

Pourquoi s'était-il préoccupé de son existence, de son avenir ?

Par intelligence pure et pour qu'un abandon complet n'éveillât pas les soupçons ?

Peut-être aussi pour que cette idée généreuse, ce semblant de sacrifice paternel en l'entourant d'une auréole intéressante l'empêchât d'être accusé du crime commis.

En une vision plus rapide que l'éclair, M. Marais eut la claire intuition que tout cela était peut-être la vérité.

—C'est bien fort, se dit-il.

C'est pour le coup, si je parle de ces choses, que

je vais être taxé de *romancier*. Attendons les renseignements qu'on doit m'envoyer de Philadelphie, nous verrons bien. Car s'il a trente-huit mille francs en poche, noceur comme il l'a été, il est improbable qu'il travaille et qu'il ait résisté à la tentation de s'amuser.

Par acquit de conscience, cependant, il envoya chercher madame Lureau.

—Vous avez assisté à la mort de madame Pauline Gages ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur, avec un médecin du quartier, le docteur Larnay.

—Que savez-vous ?

Elle le raconta simplement, naïvement, comme une brave femme qu'elle était.

Elle dit la mort de la malheureuse Pauline et s'étendit beaucoup sur le désespoir d'Eugène.

Puis comment il s'était engagé et était parti avec très peu d'argent, donnant sa prime d'engagement pour la petite.

—Paraissait-il aimer l'enfant ? demanda M. Marais.

—Il l'a bien prouvé, répondit Mme Lureau.

—Vous avez pris le bébé chez vous tout de suite ?

—Non, monsieur, seulement la veille du départ du père.

—Et jusque-là, où était-elle ?

—Chez lui, rue Pixérécourt. Mais c'est moi qui l'ai soignée, l'ai fait boire et tout.

—Était-elle belle ?

—Magnifique.

—Ne trouvez-vous pas qu'elle a changé dans les premiers jours qui ont suivi sa naissance ?

Mme Lureau parut extrêmement étonnée.

—Je ne comprends pas, dit-elle.

—Je veux dire que quelquefois un enfant a les yeux noirs ou bleus quand il naît, les cheveux blonds ou noirs, et que quelques jours après on est étonné de voir que tout en lui a changé, s'est modifié.

—Non, dit Mme Lureau, sans se demander pourquoi toutes ces questions lui étaient faites, je n'ai rien constaté de tout ça. Superbe, la petite fille est venue au monde, superbe elle est encore aux environs de Caen où je suis allée la mettre en nourrice dernièrement.

—Suzanne a rêvé ! se dit M. Marais comme à regret.

Et cependant, malgré une sorte de pressentiments qui le portait à croire à la réalité de ce que lui avait confié la femme de chambre, il dut y renoncer tout à fait, quand lui arrivèrent les renseignements demandés à Philadelphie :

Eugène Gages menait une conduite exemplaire.

Sur le bateau qui l'avait transporté de France en Amérique il avait vécu sobrement, simplement, sans se permettre le moindre extra, ni le moindre supplément.

À Philadelphie, il était entré dans l'usine qui l'avait engagé, et y travaillait comme il l'avait promis, prenant ses vivres à la cantine, se contentant de très peu de chose, dépensant le moins possible.

Non seulement il ne s'était pas dérangé une seule fois, mais le dimanche où les ouvriers sont libres, et où l'usine était fermée, il était resté seul, fuyant les lieux de réunion, errant dans la campagne, sans camarades et sans amis.

Il était d'une tristesse morne, ne riait jamais et parlait à peine.

On ajoutait que ses cheveux avaient légèrement blanchi.

Enfin, celui qui donnait ces renseignements-là terminait son rapport en disant :

—Eugène Gages paraît en proie à un chagrin profond.

M. Marais, les sourcils froncés, plus hésitant, plus perplexe que jamais, murmura tout bas :

—Remords ou douleur !... Qui me le dira ?

Maître Leval fut d'autant plus désespéré de ces renseignements si différents de ceux qu'il espérait, que Pierre de Sauves continuait à lui imposer le plus scrupuleux silence sur toutes les confidences qu'il lui avait faites.

Depuis qu'il avait revu sa sœur, en effet, sa sœur si confiante, si affectueuse, si bonne ; sa sœur qui croyait à son innocence absolue, qui lui avait rendu hommage d'une manière si complète et si ardente,

sa sœur, qui si généreusement était redevenue la mère de Robert, M. de Sauves s'était dit que la blessure en quoi que ce soit serait pour lui la plus épouvantable torture.

Or, avouer qu'il avait soupçonné Georges d'une infidélité, surtout Georges aujourd'hui mort, quelle blessure pour le cœur délicat de la jeune veuve !...

Était-ce ainsi qu'il pouvait reconnaître sa tendresse, son calme, son dévouement, tous ces sentiments exquis qu'elle lui avait prodigués ?

Non, jamais.

Au bout de quelques jours, Me Leval insista d'autant moins qu'étant parvenu à faire causer Jeanne Descours dans un endroit public, et sans que la Tigresse se doutât de la personnalité de l'avocat, celui-ci acquit la certitude que les craintes de Pierre à son sujet étaient justifiées.

Une haine terrible subsistait dans son cœur vis-à-vis M. de Sauves.

Et pour l'assouvir, pour faire du mal à Pierre, Jeanne raconterait ou nierait, inventerait ou cacheraient tout ce qu'elle pourrait.

Jeanne était trop intelligente, étant donné surtout son peu de scrupules, pour qu'on encourût cette terrible chance de l'appeler comme témoin, et de l'introduire dans l'affaire, à quelque titre que cela fût.

D'un autre côté, François Rey était introuvable.

Tous les efforts de M. Marais pour arriver à se mettre sur sa trace avaient été vains.

Personne ne le connaissait, ne l'avait vu, ne pouvait donner sur cette personnalité mystérieuse la plus légère information.

Pour M. de Courneuve, pour la presse, pour tous ceux qui s'occupaient de l'affaire, il n'y avait plus un doute possible.

François Rey n'existait pas, n'avait jamais existé.

M. de Sauves, pour envoyer ces valeurs, avait pris ce nom, le premier qui s'était présenté à son imagination.

Tout comme il avait donné pour adresse le Grand-Hôtel, cet immense caravansérail où il pensait faire perdre sa trace, dans l'énorme va et vient journalier qui est celui de cette maison.

Pris de court, il n'avait pas eu le temps de chercher ni de préparer autre chose.

La reconnaissance formelle de M. Sallanches du Havre, du courtier maritime, des employés de la poste, avait apporté dans l'esprit de chacun la conviction la plus absolue touchant la culpabilité de Pierre de Sauves.

—Non, véritablement, nous avons trop peu de chance, s'écria Me Leval, en serrant à la briser la main de l'ingénieur, tout nous échappe à la fois, tout est contre nous !... Vous avez eu tort de me choisir comme avocat !... Je n'ai pas assez de talent... Je ne sais pas découvrir ce qui vous sauverait !... J'ai la certitude de votre innocence et je vais vous laisser condamner !...

Mais depuis que Pierre avait revu sa sœur et son fils, depuis que Robert lui avait dit :

—Pourquoi pleures-tu, papa, puisque tu n'as jamais fait de mal à personne ?...

Depuis qu'Adèle en fixant sur lui son beau regard si chaud de tendresse et de foi, si plein de confiance et d'énergie, depuis qu'elle avait ajouté :

—Tous les honnêtes gens te plaignent et t'estiment ; et nous, nous t'adorons !...

Pierre s'était redressé de toute la hauteur de sa vie immaculée, de sa droiture impeccable, de sa conscience si délicate et si tranquille.

—Ne perdez donc pas courage, dit-il à Me Leval, qui sait ce que nous réservons l'audience ?

—Alors, vous espérez encore, vous ?

—Oui, parce que la loyauté et l'honneur doivent être toujours plus forts que tout, répondit-il en répétant tout haut cette idée qui le premier soir de son emprisonnement à Mazas s'était présentée à son esprit et l'avait empêché de succomber à sa honte et à son désespoir.

IX.—L'ÉQUIPÉE D'UN HOMME AUSTÈRE

Il faisait une chaleur affreuse, mais tempérée par une brise qui venait du fleuve, le Tage, très large, très beau, et dont les petites ondes bleues s'en allaient vers la mer frissonnantes et moirées sous

les rayons du soleil comme une traînée de soie sous la lumière des lustres.

Dans un des plus beaux quartiers de Lisbonne se dressait, toute bâtie en marbre, entourée d'un jardin splendide, la riche maison de commission Raymond Bosc et compagnie.

Raymond Bosc, arrivé il y avait une quinzaine d'années à peu près de Bordeaux, pour y placer à Lisbonne les vins paternels, avait trouvé le pays splendide, la ville accueillante et hospitalière.

Au lieu d'y faire un séjour de quelques semaines, il s'y était installé, et y avait créé une maison de commission pour les vins, dont le but était de recevoir de Bordeaux les admirables produits du Médoc, puis de renvoyer à son père et à son frère, restés dans la mère patrie, les vins du Portugal.

Il avait réussi, la maison était devenue solide et honorable, la fortune considérable.

Mais ce qui avait aidé à étendre ses relations, à le faire connaître avantageusement, c'était son mariage avec Mlle Carmen Lopez.

Fille d'un des hommes les plus considérés de Lisbonne, Carmen avait ouvert à son mari les portes de la meilleure société portugaise.

Elle avait ainsi grandement contribué à sa réussite, tout autant qu'elle avait fait son bonheur.

Non seulement, en effet, Mme Bosc était la plus jolie femme que l'on puisse rêver, mais elle était bonne, intelligente, dévouée, ne pensant qu'aux autres, élevant en mère de famille accomplie les deux enfants qu'elle avait donnés à son mari.

Une seule ombre gâtait ce tableau admirable.

Carmen était jalouse, mais jalouse comme on ne l'est pas ; jalouse à n'en pas dormir, à en tomber malade.

Et cela sans un prétexte, sans un motif, sans que Raymond, qui adorait sa femme, eut peut-être jamais manqué à la foi conjugale.

C'est égal, elle le soupçonnait sans cesse et toujours.

Dans la rue, s'il tournait la tête, elle lui disait les yeux brillants et la parole brève :

—Qui regardes-tu ?

Au théâtre, elle suivait la direction de sa lorgnette et faisait une scène si quelque jolie femme se trouvait au bout.

—Mais puisque je te dis que je n'aime que toi ! lui répétait-il sans cesse.

—Ah ! faisait-elle toujours méfiante, les hommes sont si peu scrupuleux, et un malheur est si vite arrivé !...

—Ces soupçons me froissent, lui affirmait-il souvent.

Elle essayait de se contenir, elle ne le pouvait pas.

Dans ces derniers temps, la jalousie de Carmen était devenue intolérable.

—Je t'assure, lui dit Raymond une fois qu'elle était allée plus loin que de coutume, je t'assure que quelque jour je te donnerai raison pour te punir de ces injures que je n'ai jamais méritées.

Elle devint blanche de colère.

—Tu sais, répondit-elle, arrange-toi pour que je ne le sache pas, alors. Parce que...

—Parce que ?...

—Je me tuerais.

Il eut peur.

Dans les yeux de la jeune femme, il y avait une résolution arrêtée, terrible.

Ce matin-là, Raymond Bosc était seul dans son cabinet, dépouillant son courrier de France.

Il y avait un peu de temps qu'il était allé faire un grand voyage en Angleterre, à Jersey, au Havre, à Paris, à Bordeaux même, dans sa famille, depuis lors ses affaires s'étaient décuplées, sa correspondance aussi.

C'était un joli garçon, au fin type bordelais, et auquel l'austérité absolue de sa vie avait conservé une grande apparence de jeunesse.

Il avait une quarantaine d'années, on ne lui en eût pas donné trente.

Il était de taille moyenne, admirablement proportionné ; des yeux bruns, au regard très droit, éclairaient un visage extrêmement sympathique, allongé par une fine barbe noire, et dominé par un magnifique front hardi et intelligent, que couronnait des cheveux très noirs, coupés ras derrière et sur les tempes, mais légèrement bouclés au-dessus de la tête.

(A suivre.)